

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Les forces spirituelles : Naître

En quelques lignes...

A propos des Mémoires du comte Kokovtsoff

L'hérésie cathare

Le souvenir d'Héloïse

La politique coloniale de M. Pierre Ryckmans

R. P. Pierre SANSON

\* \* \*

Comte PEROVSKY

Otto RAHN

Jeanne CAPPE

J. M. JADOT

Les idées et les faits : Chronique des idées : Jean Brito, le prototypographe Brugeois, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

L'assassinat du créateur de la Yougo-Slavie ne peut qu'aggraver encore la situation politique. Le Traité de paix a déposé dans le centre et à l'Est de l'Europe quelques dangereuses bombes à retardement. De violents nationalismes s'y affrontent. Le roi Alexandre paraît bien, pour autant que l'on puisse juger une situation complexe, avoir travaillé très utilement à la réconciliation et à la paix. Il venait en France pour favoriser un rapprochement de son pays avec l'Italie. Il tombe victime de son devoir d'état. De pareils crimes soulèvent l'indignation de quiconque a conservé le moindre respect de la dignité humaine, le moindre sens de l'honneur. Comme lors de l'assassinat de l'héroïque Dollfuss, le *Peuple* se montre odieux. Parce que, pour le plus grand bien de son pays, le roi Alexandre exerça, il y a cinq ans, la dictature royale, le *Peuple* est bien près d'excuser son assassin. Tout au plus trouve-t-il « pénible que la balle vengeresse d'un citoyen yougoslave ait atteint le roi Alexandre en France, à l'occasion d'un effort louable »...

\* \* \*

La semaine fut d'ailleurs bien mauvaise pour le socialisme européen en général et le socialisme belge en particulier. Le socialisme espagnol, une minorité, essaya d'imposer par la violence, par la révolution ouverte, sa dictature sur la majorité légale au Parlement, approuvé en cela, et pleinement, par le *Peuple*, qui, chez nous, plaide la cause de la légalité qu'il réprovoque là-bas. Le socialisme espagnol paraît heureusement avoir échoué sur toute la ligne. On lui opposa l'argument décisif : la Force au service du Droit.

Et voilà que nous sont révélés, ces jours-ci, d'étranges agissements qui, pour dater un peu, n'ont rien perdu de leur intérêt. Nos socialistes Camille Huysmans et Louis de Brouckère faisaient, en 1906, le commerce clandestin d'armes au service des révolutionnaires russes ! Ils facilitaient à S. Exc. M. Litvinoff, actuellement commissaire du peuple aux Affaires étrangères de l'U. R. S. S. et membre du Conseil de la Société des Nations, alors criminel et révolutionnaire, l'acquisition de mitrailleuses, de fusils, de cartouches, etc. !

« En ce qui concerne les fusils et les munitions, vient d'écrire Litvinoff dans ses *Mémoires*, j'en commandai une grosse partie à la Maison Schroeder et C<sup>ie</sup>. Je me hâte de dire tout de suite qu'au succès de cette affaire coopéra largement Camille Huysmans, alors secrétaire général du Bureau socialiste international, et qui, depuis lors, sut tourner casaque... »

D'autre part on nous révèle que l'*Humanité* de Jaurès, ce prophète du socialisme, fut fondée en 1904 grâce aux 300.000 francs-ors versés par la Compagnie des agents de change de Paris. Celle-ci intervenait dans le but « de faire cesser la campagne menée par le parti socialiste contre le monopole des agents de change, campa-

gne mettant en danger le renouvellement de son privilège ». « Marchands de canons » et « vendus à la Haute Finance » !... Sans commentaires.

\* \* \*

Ce n'est pas tout. Le P. O. B. traverse une crise grave. Ses « belles affaires » ayant mal tourné, des sanctions vont être prises, alors que, tant qu'elles allaient bien, leurs animateurs, le citoyen Anseele en tête, étaient tout-puissants. Il y aura des exclusions et des blâmes sévères. Le réformisme, c'est-à-dire ce que le socialisme a fait de bien chez nous, ses luttes pour l'amélioration du sort des classes laborieuses, est vivement combattu par les jeunes, menés par un grand bourgeois, le citoyen Spaak. Le Patron, qui s'y entend un peu à noyer le poisson et à manœuvrer les ficelles, dépense toute sa finesse et toute sa rouerie pour limiter la casse. Il multiplie les équivoques et entretient soigneusement certaines confusions, parce que la clarté et la netteté ne pourraient que nuire, actuellement, au P. O. B. qu'il préside et qui n'a plus ni âme, ni mystique, ni dynamisme.

*Le P. O. B., dans son imposante majorité* — écrit M. Vandervelde — (voir *Résolutions sur le Plan du Travail*) déclare que dans les pays de démocratie politique, il entend rester dans la légalité (pour autant que les adversaires ne le contraignent pas à en sortir) et s'efforcer d'atteindre ses objectifs par les « voies légales et constitutionnelles ».

Et le Patron affirme cela tranquillement dans le même journal où, à un autre endroit, *Jexas* exalte la révolution socialiste espagnole, tentée en pays de démocratie politique, en violation de la légalité !... Les bons apôtres !

Mais voilà, M. Vandervelde ne veut pas de violence, en ce moment, chez nous. Il sent que son parti ne pourrait qu'y perdre et il essaie d'endiguer, d'arrêter l'ardeur révolutionnaire des jeunes. Il termine sa démonstration par cette phrase, dont la clarté est en raison inverse de la longueur :

*Ce que j'ai voulu dire, simplement (sic), c'est que, dans un pays comme le nôtre, et d'une manière générale dans les pays où, par de durs et, parfois, sanglants efforts, les travailleurs ont conquis des libertés et des droits, interpréter le mot Révolution dans un sens romantique ou brutalement simpliste, et, sous prétexte de se mettre sur le Plan Révolutionnaire, faire fi des modes d'action démocratiques, se déclarer pour la prise insurrectionnelle du pouvoir par des minorités prolétariennes, prêcher à tout propos et hors de tout propos, la grève générale, en envisageant de sang-froid qu'elle aboutisse tout de suite à des violences, fournir ainsi aux réacteurs l'occasion de répressions faciles, auxquelles les seules forces de police peuvent suffire, c'est, qu'on en ait ou non l'intention, rompre avec les méthodes de la démocratie socialiste, et, par le fait même, se mettre en marge du P. O. B.*

On croit entendre la réponse du citoyen Spaak : « Possible que c'est se mettre en marge du P. O. B., mais n'est-ce pas promouvoir le socialisme »?...

\* \* \*

C'est qu'en effet, comme l'écrivait en 1916, un grand esprit politique :

*Il y a deux choses dans le socialisme : il y a — vieux résidu des « nuées » révolutionnaires, démocratiques, libérales — l'utopie égalitaire; mais il y a aussi ce qui fait son caractère très spécial, un effort légitime, un effort nécessaire pour résoudre pratiquement la question ouvrière posée par la naissance de la grande industrie, aiguisée par la dissolution des organisations sociales opérée en 1789 et dont le décret Le Chapelier demeure le signe historique. Par cette dernière réaction contre l'individualisme des Constituants jacobins, l'esprit socialiste réagit contre les idées de la Révolution : il est donc organisateur, et ne redevient destructeur que lorsqu'il veut réorganiser par rapport à l'égalité, peinte et parée du faux visage de la justice.*

La démocratie sociale, appelons-la ainsi, a gagné la partie. La question ouvrière est résolue. Mais le socialisme politique, la dictature du prolétariat, l'Occident s'en écarte un peu plus chaque jour. Le citoyen Spaak croit-il sincèrement qu'il est encore possible d'échauffer les masses en vue d'un Grand Soir qui préluiderait à on ne sait quel Age d'or?...

Revenons à l'Espagne. Depuis qu'elle s'est mise en république, elle est travaillée par les forces centrifuges. Seule, une monarchie est capable de forger l'accolade suprême groupant et fédérant des régionalismes actifs et conquérants. Peut-être, la monarchie espagnole ne concédât-elle pas assez à ces régionalismes-là. La république, elle, s'avèrera incapable de les contenir dans les bornes du minimum d'union nationale requis pour sauvegarder l'État.

On se bat en Espagne. Là comme ailleurs, les forces de désordre accusent de fascisme les défenseurs de la légalité et de l'ordre social. Si, comme le disait dernièrement un homme d'État espagnol à un enquêteur français, tout ce trouve en Espagne... sauf un vrai républicain, il n'y a qu'à espérer que de l'excès du mal sortira le remède et que le noble peuple espagnol rappellera bientôt, pour pacifier les esprits et pour rétablir l'ordre, la Maison d'Espagne.

Un ami, dont les avis nous sont précieux, n'a pas été convaincu par ce que nous avons écrit, ici, la semaine dernière, au sujet du problème de Bruxelles.

Vous oubliez, nous dit-il, la « volonté de conquête » confessée et affirmée par les Flamands. Ils veulent conquérir Bruxelles.

A la réflexion, nous persistons à croire que le FOND — nous insistons sur le mot — du problème est bien tel que nous l'avons décrit et qu'il n'y a — en réalité — pas autre chose. Ce que notre ami appelle « volonté de conquête », n'est que le dynamisme du mouvement, la mystique motrice. On n'a cessé de reprocher, ainsi, au mouvement flamand, AVANT TOUT, avant même de lui concéder quoi que ce fut, de vouloir trop. Reproche maladroit. Accordez lui le juste et l'équitable, et... l'inévitable exagération d'un mouvement de revendications, tombera d'elle-même. Ne sabotez plus les lois flamandes à Bruxelles, approuvez les Flamands de Bruxelles désireux de rester Flamands, et toute volonté affichée de conquête de Bruxelles disparaîtra.

L'erreur psychologique qu'on n'a cessé de commettre avec les Flamands, c'est — sous prétexte de combattre des exagérations — de s'être opposé à des réformes raisonnables et bienfaites. Nous sommes convaincu — et nous croyons avoir acquis quelque

droit à être entendu en cette matière — que si Bruxelles offrait aux Flamands un accueil sympathique et compréhensif, si Bruxelles s'organisait pour aider les Flamands à y rester Flamands et à y promouvoir la culture et la renaissance flamandes, non seulement Bruxelles n'aurait rien à redouter d'une conquête flamande, mais même la culture française de Bruxelles y gagnerait en lustre et en influence...

Parlant, dans son intéressant *Rappel*, du mouvement wallon, notre ami Jean Valschaerts commente très opportunément un « bel et émouvant article que M. Jules Destrée a consacré (dans le *Soir*) aux récentes manifestations wallonnes de Charleroi ».

M. Valschaerts dénonce à juste titre, et d'abord, les Wallingants « qui aspirent sans même prendre la peine de le dissimuler, à la fin de l'État belge et au rattachement des provinces wallonnes à la France ». Nous en connaissons et de marque...

« La plupart des chefs du mouvement flamand — ajoute ensuite M. Valschaerts — sont incapables de parler des Flamands — nous ne disons pas seulement des extrémistes flamands qui ne méritent certes pas d'égards, mais du gros du peuple flamand — sans un mépris souverain et quelquefois une haine passionnée. »

Pourquoi? Parce que pendant de longues années on n'a cessé de répéter en Wallonie que toute revendication flamande était de l'extrémisme flamingant; que les Flamands étaient anti-Wallons et anti-Français; que tout progrès du mouvement flamand marquait un recul de l'idée belge, etc. Or, comme, malgré l'opposition violente et passionnée de la presse bruxelloise et wallonne, le mouvement flamand ne cessa de progresser; que, pour les Wallons, rien n'étant justifiable ni raisonnable dans ce mouvement, l'avance flamande constituait donc un danger mortel pour la Wallonie et pour la Belgique (leur presse, y compris d'ailleurs le *Rappel*..., le leur a-t-il assez répété!), un mouvement wallon anti-flamand devait en résulter. On récolte ce que l'on a semé. Si, dès le début, on avait compris que le mouvement flamand, ce n'était que la Flandre flamande, le renouveau d'une culture, la renaissance d'une civilisation, le mouvement wallon ne serait pas anti-flamand. Il ne rencontrerait pas, chez les Wallons, cette complicité anti-flamande créée et entretenue pendant des années par les journaux de Bruxelles et de province.

M. Valschaerts souligne aussi, et très justement, la haine du catholicisme que certains chefs wallons continuent à assouvir sous le prétexte de défense wallonne.

Bref, dans ce régionalisme wallon, louable et bienfaisant, il faut distinguer l'ivraie du bon grain. Que la Wallonie soit intensément, passionnément wallonne, nous ne cesserons de l'y encourager, mais qu'elle ne soit ni anti-flamande, ni anti-catholique.

Le conflit qui oppose notre état-major au Ministère de la défense nationale et au Parlement est grave. Sans doute y a-t-il en faveur du plan Galet, défendu par le général Nuyten, certains arguments techniques et même des arguments de politique générale. Mais la question n'est pas là. Le Pouvoir législatif a décidé de défendre la Belgique à la frontière et non pas en livrant d'emblée une partie importante du territoire à l'envahisseur. L'état-major n'a plus qu'à « orchestrer » cette décision, à la rendre aussi efficace que possible, à prendre toutes les mesures utiles pour son exécution. Mais le général Galet — disciple d'un curieux et dangereux esprit, qui prétendait apprendre l'histoire future par des cryptogrammes cachés dans la Bible — ayant sur la politique générale européenne des vues autres que celles de nos dirigeants, ne veut pas seulement prévoir le danger de l'Est! Si nous sommes bien informés, l'espèce d'illuminisme mathématique et biblique qui déforme ceux que Lagrange influence, conduit à penser que la France est en pleine

décadence et que l'Europe de demain sera anglo-saxonne et sans doute aussi prussienne. Alors... ne faut-il pas adapter nos plans de défense à ces prévisions-là?... Le fond du conflit entre le général Nuyten et M. Devèze serait donc un conflit idéologique et doctrinal. L'état-major n'y joue pas franc-jeu. Il n'avoue pas les principes qui le guident. Il se borne à minimiser les mesures votées aux Chambres, à les saboter même, pour employer le terme exact. Pareille situation n'est pas tolérable car elle énerve notre volonté de défense et nuit grandement à la valeur de notre armée.

Il en est arrivé une bien bonne à M. Romain Rolland, célèbre écrivain français, qui pour mieux se maintenir *Au-dessus de la mêlée* pendant la guerre, alla résider en Suisse. Pacifiste cent pour cent, objecteur de conscience, héraut de la non-résistance au mal, etc., M. Romain Rolland vient de se défendre à coups de revolver contre un cambrioleur! Mais alors, s'il est permis de se défendre comme individu contre un envahisseur, pourquoi serait-il répréhensible qu'une nation se défende, comme telle, contre une agression injustifiée?...

L'indignation soulevée en France par l'odieux attentat de Marseille fera-t-elle déborder le vase? La pourriture d'une certaine police française, la corruption parlementaire, les dessous ignobles des affaires Stavisky, Prince, Bony, Mariani, tout cela finira-t-il enfin par provoquer le coup de balai sauveur? On voudrait l'espérer... La France réelle vaut certes mieux que la France légale, encore que le régime l'ait, comme dit M. Pierre Gaxotte, « prodigieusement corrompue et avilie ».

... Que le peuple français soit trompé par les politiciens, qu'il soit égaré dans les questions de finances, qu'il se perde dans la politique économique ou militaire, je le veux bien.

Mais, s'il était resté lui-même, il aurait, dans le domaine de la simple probité, des réactions d'honnête homme. Il n'est pas besoin de science pour distinguer un bandit d'un brave garçon. Qu'est devenu cet instinct de propriété? Avons-nous vu le corps électoral répudier les élus indignes? Tous les parlementaires qui ont eu maille à partir avec la justice pour trahison, vol, escroquerie ou corruption ont toujours été réélus triomphalement.

Le mal est politique. Il ne sera guéri que par la politique.

Et voilà qui justifie un sens très orthodoxe et très vrai du « politique d'abord ». Les institutions françaises encouragent et nourrissent les mauvaises passions de l'homme. Une réforme morale de quelque envergure nous paraît impossible parce que l'allure à laquelle ces institutions dissolvent et détruisent sera toujours supérieure aux plus beaux efforts de reconstruction spirituelle et de rechristianisation. Si un « politique d'abord » qui ferait négliger cet apostolat est injustifiable, celui qui affirme que le remède politique est le plus nécessaire et le plus urgent est la vérité même.

\* \* \*

Tous les amis de la France espèrent que cette réaction politique, qui devra aller bien plus loin que les réformes annoncées par M. Doumergue, sera prochaine. De bons observateurs assurent qu'elle s'opère sous nos yeux, que la révolution se fait et que, demain, les événements peuvent se précipiter...

En attendant, comme vient de l'écrire M. Henry Bordeaux :

*Nous assistons à la pire déformation humaine par la politique, à la fabrication de petits monstres en attendant les grands dans la manière de Lénine.*

Et M. Henry Bordeaux ajoute :

*Autrefois, dans les grands événements de l'histoire, on entendait*

*la voix de la France. C'était la voix du droit, de la clarté, du bon sens. Pourquoi a-t-on cessé de l'entendre? Lors de l'assassinat du chancelier Dollfuss, après les crimes allemands du 30 juin, cette protestation de la justice, ce n'est ni la France, ni l'Angleterre, ni même le Vatican, qui l'ont fait entendre: c'est Mussolini, et il l'a accompagnée de l'envoi de troupes à la frontière d'Autriche. Cette même voix du bon sens, c'est M. Motta qui l'a fait entendre à la Société des Nations avant l'entrée des Soviets...*

L'entrée des Soviets, seul résultat de la dernière session de l'assemblée genevoise, et auquel restera attaché le nom du malheureux Louis Barthou — « victime innocente de la tentative de rapprochement... » écrit le *Peuple*, n'osant dire ouvertement que le roi Alexandre ne l'est pas, lui, une victime innocente!... — quelle pitié!...

*Et tandis que l'impuissance de la S. D. N. s'étale ainsi au grand jour, — écrit M. Raymond Recouly — le gouvernement germanique, ayant chaussé des bottes de sept lieues, se précipite, à très vive allure, dans la voie du réarmement. Il vient de prendre une décision extrêmement importante, extrêmement grave pour nous, qui, dans l'agitation, le tumulte de notre politique intérieure, élections, crimes, scandales policiers, a passé presque inaperçue: il oblige les étudiants des Universités à contracter un engagement dans la Reichswehr. C'est le premier pas vers le rétablissement de la conscription, du service militaire obligatoire.*

Jamais, jusqu'ici, l'Allemagne n'avait osé, publiquement, à la face du monde, prendre, au point de vue militaire, une mesure pareille, qui équivaut à déchirer les engagements au bas desquels elle avait mis sa signature. Elle s'était contentée de violer ces conventions d'une façon plus ou moins cachée, plus ou moins hypocrite. Aujourd'hui, la violation est flagrante, patente. La Reichswehr cesse, quant aux cadres, d'être une armée de métier, telle que le traité de Versailles la définissait, pour devenir une véritable armée nationale, bientôt pareille à celle que l'Allemagne possédait avant la guerre. Ce qui a été fait pour les cadres, les étudiants, les futurs officiers, il suffira de l'étendre aux troupes, aux soldats, et le tour sera joué; la transformation sera accomplie. Les chefs militaires de l'Allemagne, à qui Hitler obéit docilement car il n'aurait pas pu, sans leur appui, opérer les massacres du 30 juin et devenir le maître suprême du pays, procèdent par étapes. En vue de la guerre qu'ils préparent, il leur faut, d'abord et avant tout, des cadres; quant aux hommes, il les auront quand ils voudront; ils les ont déjà, puisque tous les jeunes gens sont soumis à l'entraînement militaire.

Conclusion :

*L'inégalité croissante de notre force militaire par rapport à l'Allemagne provoquera inévitablement la catastrophe.*

*Si nous ne voulons pas que la France meure, il faut rétablir tout de suite le service de deux ans!*

Voilà où a conduit la politique de concessions à perpétuité! La Prusse mène le jeu, cette Prusse que l'on tenait à la gorge en novembre 1918 et; plus tard encore, en 1924...

Que les élucubrations pacifistes de M. Henri Nicaise et de ses pareils semblent donc mesquines, vaines et même absurdes! La volonté de guerre de la Prusse se fait plus nette chaque jour. Un temps viendra où l'Europe — ce qui restera de l'Europe... — regrettera amèrement, et son aveuglement de 1918, et celui des années où la menace — mais une menace sérieuse — d'une guerre préventive aurait encore pu empêcher la Prusse de refaire un Reich impérialiste et militariste. Vous savez bien, cette guerre préventive dont nous osâmes parler, tout spéculativement d'ailleurs, comme d'un mal moindre que celui que la Prusse s'appête à déclencher... On voudra bien reconnaître que, depuis lors, les événements nous donnent plutôt raison.

# Les forces spirituelles

## NAÏTRE<sup>(1)</sup>

Une grande revue hebdomadaire avait lancé très heureusement dans le public, il y a quelques mois, le *Concours des dix plus beaux mots de la langue française*. Qui de vous, Mesdames et Messieurs, s'il n'a pas officiellement participé à ce tournoi littéraire, ne s'est pas au moins essayé à choisir *in petto* les mots auxquels vont le plus naturellement ses hommages?

Trop absorbé par des occupations d'un autre ordre pour faire une enquête complète et méditer une réponse, j'avoue m'être intéressé cependant à ce jeu et avoir rêvé aux mots que j'aurais préférés. Et, comme la beauté des vocables réside moins, à mon avis, dans leur euphonie, si chère aux véritables écrivains, que dans le potentiel d'idées ou de sentiments dont ils sont chargés, il en est trois qui, moins musicaux peut-être que beaucoup d'autres, ont surgi d'eux-mêmes dans mon esprit. Inutile de dire que je m'en suis tenu là et que je n'ai pas envoyé ma trouvaille trop personnelle aux bureaux des Annales. C'était prudence; car la liste du public et celle des grands écrivains consultés n'a pas apporté la moindre confirmation à mes préférences. Elles étaient donc sans fondement? Je ne pouvais me résoudre à le croire, et je conservai à mes trois candidats toute ma sympathie, en me promettant même de réparer à l'occasion l'injustice qui, selon moi, les avait frappés.

L'occasion ne tarda pas. Et voilà comment je viens plaider devant vous, la cause des trois mots que je considère comme les plus beaux : *Naître, Vivre, Mourir*.

Peut-être tel d'entre vous proteste-t-il intérieurement et est-il prêt à me dire :

— Naître, passe encore : ce mot autorise tous les espoirs de bonheur. Vivre, vocable dont le contenu est bien discutable, quand on a tant soit peu vécu. Quant au troisième, les directeurs d'entreprise de pompes funèbres doivent être les seuls à lui trouver avec vous quelque beauté.

Cher contradicteur anonyme, je vous comprends : l'existence est parfois si dure et le visage de la mort si repoussant! J'espère, cependant, obtenir votre adhésion. Si je la recherche, ce n'est pas du tout pour le vain contentement de faire triompher mon idée, qui d'ailleurs n'est pas seulement mon idée, mais l'idée chrétienne; c'est parce que je sais que cette idée, pénétrant dans votre esprit et dans votre cœur, y jettera des germes de paix, de lumière, de force et de consolation.

Essayons donc, sans plus tarder, de montrer les sublimes, les divines perspectives ouvertes devant toute âme loyale et haute, par le premier de ces trois mots : *Naître*.

I

A l'occasion de la récente entrée de *l'Arlésienne* à la Comédie-Française, la presse nous rappelait la déconvenue du public au lendemain de la première représentation du chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet. Le titre de la pièce, son action, le dialogue, les rôles, tout tournait autour d'un personnage unique, et ce personnage unique, centre de tout le drame, restait obstinément dans la coulisse, invisible et muet. Vous savez, en effet, que l'ensorcelante fille d'Arles n'apparaît pas une minute sur la scène. Cela désorientait des critiques, dont l'œuvre admirable ne souffre pas devant la postérité d'une erreur sans lendemain.

Peut-être allons-nous provoquer la même déconvenue et encourir les mêmes reproches, le héros de notre conférence devant, par la force même du sujet, être, comme la belle Arlésienne, le centre de l'action, mais, comme elle aussi, demeurer à l'arrière-plan, sans parler ni se faire entendre.

S'il est permis, en effet, de comparer la vie d'un homme, à un drame (ne se plaît-on pas à la qualifier de « comédie », voire de « tragédie »), il est difficile de nier que le début de la pièce soit joué beaucoup plus par les parents, ou par l'État, que par l'enfant lui-même. Dans une vie, la naissance, c'est une sorte de prologue où le père et la mère seuls, avec l'État, partent et agissent. Par conséquent, c'est à eux que va davantage aujourd'hui, au moins en apparence, notre intérêt.

Aussi bien ne les retrouverons-nous plus vendredi prochain, absorbés que nous serons par l'enfant, nouveau-né d'aujourd'hui, devenu homme, et considéré en plein cœur de son action de vivre.

Appeler un être à la vie, quelle responsabilité, Messieurs! Responsabilité double : pour le père et la mère d'abord, car il est bien évident qu'imposer l'existence à un être, c'est s'engager à mettre tout en œuvre, et aussi longtemps qu'il le faudra, pour que cette vie soit une « réussite » et que, de vie imposée, elle devienne à son heure une vie consentie; mais responsabilité également pour la société où l'enfant est introduit et dans laquelle l'acte créateur des parents exerce une si formidable répercussion.

Et voici que se trouve précisé l'objet de cette première conférence : projeter un peu de lumière sur les devoirs inhérents à la double responsabilité que nous venons de signaler. Tâche ardue, délicate assurément, mais plus que jamais nécessaire, reconnaissez-le.

RESPONSABILITÉ ENVERS L'ENFANT QU'ON INTRODUIT  
DANS LE MONDE

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier, à Bruxelles.

La crise de l'enfantement a beau être douloureuse et donner parfois la sinistre impression de la mort, rôdant autour de la jeune

mère, la poésie de la naissance ne perd pas pour autant ses droits. Magie et attirance invincible de tout ce qui est nouveauté, innocence, espérance!

Dans la plus humble des mansardes, ce petit être chétif « aux yeux et aux poings fermés » réalise le miracle de faire rêver les moins imaginatifs. Le léger souffle qui s'échappe de ses lèvres emporte la pensée très loin et très haut. C'est un rayon du paradis que l'enfant apporte avec lui dans la maison.

O philosophes misanthropes! O penseurs désabusés! Vous n'avez que faire devant son frais berceau, à moins que vous ne possédiez le don si rare parmi vous d'interpréter les sentiments les plus profonds de l'âme humaine.

Pauvre grand tragique grec! A pareille heure, essayez donc de répéter, comme vous vous plaisiez à le faire devant vos disciples à Colone, que « le mieux est de ne pas naître et que le second degré du bonheur est de rentrer au plus tôt dans le néant ». Vénérable Sophocle, vous-même, malgré votre beau génie, vous ne seriez pas écouté!

Non plus que vous, Charles de Secondat, baron de Montesquieu, qui prétendez « qu'il faut pleurer les hommes à leur naissance et non à leur mort »!

Non plus que vous tous, désabusés de la vie, qui allez prêchant vos sombres maximes en hochant la tête d'un air entendu!

Pessimistes de toutes catégories, jamais vous ne parviendrez à étouffer la voix des cloches que met en branle l'humanité joyeuse pour célébrer la naissance de ses enfants. Des actions de grâce, des larmes, oui, mais des larmes de joie qui coulent sur des visages radieux; de vieilles figures creusées de souffrance qui se détendent dans un sourire; la nouvelle qui court, pressée, sur les fils télégraphiques; des verres qui se choquent dans la joie, des visites, des fleurs, des cadeaux, des félicitations, des vœux. Écoutez les poètes s'écrier :

*Berceaux, frères berceaux, vous êtes des nacelles,  
Qui, sous un souffle calme et pur,  
Venez en frémissant vers nous, ô barques frères!  
Du fond de l'éternel azur.*

*Et longtemps confiés aux douces mains des femmes,  
Qui vous balancent nuit et jour,  
Vous êtes entourés, comme au pays des âmes,  
D'allégresse et de chants d'amour.*

Et les musiciens chantent de même. Rappelez-vous Wagner célébrant la naissance de son fils en composant *Siegfried Idyll* et écrivant pour Cosima cette dédicace : « Voici qu'un appel généreux s'est élevé vers moi; un fils t'est né, et pour lui et pour toi je devais remercier le ciel par un chant musical. »

Et maintenant, pénétrez dans les grands musées et regardez comment les Rubens, les Lesueur, les Watteau, les Ingres immortalisent l'événement de la naissance.

De la joie, vous dis-je, une fête, et de toutes la plus belle, une fête pure, émouvante, harmonieuse, voilà ce qu'est cette heure unique où, dans le berceau, tous les espoirs s'éveillent en même temps que cette nouvelle vie.

Hélas! je le sais, il est des exceptions. Si la joie et la poésie président à beaucoup de naissances et, en particulier, aux naissances qui honorent vraiment leurs auteurs, de combien d'autres ne sont-elles pas absentes!

N'est-ce pas tristesse plutôt que joie la naissance du « trouble-fête », du jeune « fâcheux » qui vient saccager l'intimité à deux où les époux-amants avaient mis tout leur bonheur? En contemplant l'importun venu malgré tout et avec les tyrannies de sa faiblesse, ce n'est pas un cri de joie qui s'échappe de leur cœur, c'est un soupir de regret. Finie, la vie tranquille, large et joyeuse!

Tristesse et non pas joie la venue de l'enfant qui naît « de père et mère inconnus », selon la cruelle expression des registres de l'état civil. Les premiers langes, qui sont, en général, tissés d'amour plus encore que de lin et de laine, porteront les initiales si lourdes de tristesse A. P. : Assistance Publique!

Tristesse et non pas joie la venue de l'innocent bébé, fruit d'un amour insensé et coupable et qui demeurera un « intrus », un mensonge vivant. Qui ne sait que tous ces pauvres petits êtres contractent comme un second péché originel qui marquera toute leur vie d'une empreinte douloureuse?

Ce n'est pas tout, hélas! et l'on est malheureusement fondé à dire qu'elle est plus misère que joie, et même qu'elle est, en quelque sorte, empoisonnée à la racine toute existence issue de parents qui ignorent à peu près tout du but et de la signification de la vie transmise par eux.

Et voilà qu'une fois de plus nous heurtons à l'inéluctable nécessité de ne pas vivre au hasard sans rien savoir du « pourquoi » et du « comment » de la destinée humaine.

« Dis-moi ce que tu penses de la vie et le but vers lequel elle court, et je te dirai si tu es digne de mettre des enfants au monde. »

La première des conditions morales pour assumer honnêtement la responsabilité de l'acte créateur apparaît dans la suivante : avoir sur la destinée humaine une conception optimiste. Oui, conception optimiste. Oh! non pas au sens courant de l'expression qui désigne un parti pris assez niais de ne voir l'existence que semée de fleurs, mais au sens infiniment plus réel et plus profond d'une vue qui, embrassant l'ensemble de la vie, avec ses quelques joies et ses fréquentes épreuves et aussi avec le rôle providentiel des unes et des autres, montre qu'elle vaut la peine d'être vécue, mieux que cela, qu'elle mène à un épanouissement splendide d'où est éliminée toute cause de douleur.

Quant à transmettre la vie sans savoir ce qu'elle vaut, ou, pis encore, avec la conviction qu'elle ne vaut rien, c'est une folie avec une part de crime. Tel a été, paraît-il, le cas de Schopenhauer, que son acharnement à démontrer que la vie était radicalement mauvaise n'a pas empêché de laisser derrière lui une assez nombreuse postérité issue de ses désordres.

Il ne s'agit pas de croire que la vie par elle-même est bonne et saine et agréable, non, mais est appelée à le devenir, et qu'il dépend de chacun qu'elle le devienne, de chacun, et aussi de beaucoup de parents à qui incombe le plus impérieux des devoirs : celui de mettre leurs enfants en mesure de vivre physiquement et moralement.

— Qu'à cela ne tienne! penseront nombre d'entre eux. Nous sommes prêts à donner au corps et à l'âme de nos enfants tous les soins nécessaires.

Très bien, mais n'oubliez pas la parole si profonde de Napoléon : « L'éducation doit commencer vingt ans avant la naissance. »

\* \* \*

Ici, nous touchons à l'impressionnant domaine de l'hérédité.

Les actes et les tendances des parents, dira n'importe quel médecin, suivent l'enfant non moins qu'ils le précèdent. Et cela suffit pour faire apparaître dans un relief tragique la responsabilité encourue par l'appel d'un être à la vie.

On a dit : « L'homme est jeté nu sur la terre nue; en naissant, il ne possède rien. » C'est faux. Il possède ses hérédités, c'est-à-dire un corps ou fourmillent déjà peut-être les germes de maladies qui le feront cruellement souffrir — et une âme empoisonnée peut-être par des penchants qui seront le désespoir en même temps que le châtement des parents.

Reconnaissons-le : à notre époque plus que jamais à aucune autre, l'on se préoccupe des maladies sociales héréditaires et l'on cherche à en endiguer le flot.

Si un problème est à l'ordre du jour, c'est celui-là. Mais, hélas ! pourquoi faut-il qu'on l'ait mal posé et que, par conséquent, on se soit condamné à ne pas en trouver la solution ?

Il a été mal posé, osons-nous dire ; oui, parce que, volontairement ou involontairement, on n'en a pas aperçu toutes les données. On s'est jeté sur les données qui intéressent le médecin.

Aspect essentiel, à coup sûr, mais incomplet et aussi incomplet qu'il est possible de l'être. Sans le vouloir ou en le voulant, on assimila l'homme à n'importe quel animal dont on s'efforce, par des méthodes scientifiques, d'améliorer la race.

Proclamons-le bien haut, les méthodes scientifiques, si perfectionnées soient-elles, sont à elles seules, quand il s'agit de l'homme, à peu près inopérantes.

Quelle est donc la donnée dont l'oubli fausse si terriblement le problème ? Elle s'exprime d'un seul mot qui sonne désagréablement à certaines oreilles, mot terrifiant comme l'arrêt d'une justice que l'on se sent impuissant à défier : la conscience.

Nous assistons à un épisode de cette tragédie qui se joue ici-bas depuis l'Éden et qui, dans l'infinie variété des scènes qui la composent, se ramène à un effort jamais découragé, souvent exaspéré, pour anéantir Dieu, ou, ce qui revient au même, pour persuader aux hommes que, s'il existe, il n'a rien à faire avec eux ni avec Lui.

— Vous pouvez vous tirer d'affaire tout seuls, leur crient les protagonistes de ce drame. Vous craignez le poids des hérédités funestes ? Eh bien, créez simplement l'obligation légale du certificat prénuptial et contraignez à renoncer au mariage tout individu, non reconnu en état de procréer sainement.

Un décret..., une loi..., la contrainte..., des papiers, des fonctionnaires, un contrôle administratif et le reste... Aujourd'hui, on croit pouvoir résoudre tout avec ces moyens-là. Quelle erreur ! Ce qu'il importe de faire agir, ce ne sont pas les nouveaux services de police médicale, ce sont, avant tout, les consciences.

Appliquez-vous donc plutôt, législateurs naïfs qui croyez non à la puissance divine, mais à la vôtre, appliquez-vous à former les consciences, à les éclairer, à les mettre en état de discerner ce qui est juste et droit.

Faites entrer dans les mœurs des jeunes gens, des jeunes filles et de leurs familles respectives, non pas l'idée du certificat prénuptial exigible par quelque représentant de l'état civil, — chiffon de papier comme tant d'autres, — mais l'examen prénuptial provoqué par la délicatesse des consciences, librement demandé à un médecin compétent et consciencieux et dont les intéressés se communiqueront non moins librement les résultats. Bref, cessez d'avoir foi dans les ukases, de quelque ordre qu'ils soient. Tant que la conscience n'est pas atteinte, il n'y a rien de fait.

— Du moins, insisterez-vous peut-être, reconnaissez à la loi que vous malmenez tout le mérite d'attirer l'attention publique sur des points d'une importance souveraine, tel que, précisément, l'examen prénuptial.

Laissez-moi vous répondre, chers contradicteurs, que l'expérience a été faite à propos de la tuberculose, dont certains réclament à cor et à cri la déclaration obligatoire et qu'elle a montré que l'on pouvait très bien se passer du concours de la loi.

Par les admirables campagnes du Comité National, des Croix-Rouges, des médecins, des infirmières-visiteuses, on est arrivé, en quelques années, à faire entrer dans la tête, parfois si dure du public, des notions essentielles quant à la contagion et à la prévention, et cela sans recourir à cette révoltante violation du secret médical dont les malades auraient été les douloureuses victimes.

Seulement, rien ne se fait sans effort. Une grande idée, venant

toujours plus ou moins à l'encontre des égoïsmes, aura toujours besoin de missionnaires et d'apôtres pour se répandre.

De grâce, ne faisons pas de nos médecins des policiers, mais des conseillers, et souvenons-nous que les mesures d'hygiène se révèlent toutes mesures de mort et non mesures de vie, quoi qu'il en semble, si la moralité y demeure étrangère.

\* \* \*

Autre face du devoir des parents : mettre leurs enfants en mesure de vivre moralement.

C'est la question capitale de l'éducation. Nous ne pouvons, d'ailleurs, que la signaler, le temps nous défend de faire davantage, le temps et aussi le programme de cette conférence, dont le titre, *Naître*, détermine les limites.

Rappelons seulement aux parents leur rigoureux devoir de créer une atmosphère et un cadre favorables à l'épanouissement moral et spirituel de l'enfant. Les premières impressions sont indélébiles. A titre d'exemple symbolique, entendez ce que dit Jules Vallès dans ses *Souvenirs* :

« Je ne me rappelle pas avoir vu une fleur à la maison ; maman dit que ça gêne et qu'au bout de deux jours ça sent mauvais. Je m'étais piqué, l'autre soir, à une rose ; elle m'a dit : « Ça t'ap- » prendra ! »

S'il avait grandi dans un cadre où les roses auraient mis leur grâce, leur sourire, un Vallès aurait-il été le même homme ? Et combien d'autres sont dans son cas. Ne connaissez-vous pas cette affirmation d'Emile de Girardin : « L'homme vaut toujours ce que vaut le milieu où il naquit » ? Le milieu, cela veut dire, d'abord, les parents.

Que ne puis-je faire défiler ici les trop nombreux témoins à charge que seraient les enfants pour leurs parents qui les ont moralement tués ! Que ne puis-je citer tout au long les plaintes semblables à celle que M. André Berge formule dans son livre, *La Jeunesse interdite* !

S'il en est parmi vous en qui mes paroles éveillent de trop justes remords, qu'ils ne se découragent pas, mais qu'ils se disent :

— Je puis réparer, je réparerai. Je puis mieux faire, je ferai mieux.

Et, pour être fidèles à cette résolution, qu'ils se mettent fréquemment en face de cette vérité primordiale que l'on ne peut être un vrai père et une vraie mère si l'on n'est pas disposé à sacrifier, quand il le faut, goûts, intérêts et surtout mutuelles rancunes.

Faire vivre, faire vivre bien, et pour cela bien vivre soi-même, qui aurait le triste courage de répudier un tel idéal si conforme aux meilleures aspirations de l'être humain et dont seule la poursuite assure en réalité le bonheur et des enfants et de ceux qui les ont appelés à la vie ?

— Conception à l'usage de héros ! s'écrient peut-être en eux-mêmes quelques-uns de vous, mes chers auditeurs, tout près de conclure : mieux vaut ne pas créer ; au moins, de cette façon, échapperons-nous à l'effrayante responsabilité que l'on vient de nous décrire.

Illusion, vous répondrai-je. Vous voulez vous dégager de toute responsabilité ? Il n'y a qu'un moyen pour cela ; ce n'est pas, comme vous semblez le croire, de ne rien faire, c'est de faire ce que vous devez faire. Quant à ce que vous devez faire, je n'ai pas à vous l'apprendre, car vous le savez très bien. Que nous le voulions ou non, l'infini nous travaille, et c'est à son action, en réalité, que l'homme doit son besoin primordial de se réfléchir et de se prolonger dans un autre lui-même.

Qu'on ne s'y trompe pas ! Ce besoin tient plus à notre nature supérieure qu'à notre nature physique. Nous ne nous suffisons jamais à nous-mêmes, et en nous il y aura toujours plus que nous.

Créer demeurera donc, pour la grande généralité des humains, l'un des moyens les plus puissants mis à leur disposition par le Père céleste de s'épanouir dans l'être pour répondre aux sollicitations de sa charité et réaliser la destinée d'amour qu'il leur a faite. Aucun acte ne les apparente d'aussi près à Dieu, à une condition, toutefois, c'est qu'ils créent comme Dieu crée, par générosité et non par égoïsme.

Créer par égoïsme, il n'est pas nécessaire d'insister longuement : cela veut dire avoir un garçon pour continuer le nom ou permettre la reprise de la raison sociale; une fille, pour l'agrément et la sécurité des vieux jours. Satisfaction, intérêt d'abord; rien en cela de commun avec l'acte divin.

Créer par générosité, c'est tout autre chose : c'est vouloir, quoi qu'il doive en coûter de souffrances, communiquer la vie — sa vie — pour qu'un autre s'éveille à son tour à l'existence et, par l'existence, au bonheur qui, dans les desseins divins, en est le terme.

C'est ainsi, rien qu'ainsi que Dieu crée. Il sait tout ce que son acte créateur implique de conséquences. En fait, pour Dieu, créer l'homme, cela n'a-t-il pas été, en même temps, s'engager à peiner pour le sauver s'il en avait besoin? Et l'homme en a eu besoin, et Dieu lui a offert son Fils, Jésus-Christ, pour être sa force et son salut. Pourtant, il n'ignorait pas à quelles trahisons, à quels blasphèmes, à quelles souffrances il exposait son Christ. En somme, il l'a donné et il s'est donné en Lui pour mettre l'homme en mesure de vivre. Mystère insondable, sur lequel saint Jean a osé fixer un instant son regard d'aigle avec une hardiesse inspirée qui nous a valu la révélation sublime condensée en ces trois simples mots : « Dieu est amour ».

Et précisément parce que Dieu est amour, quand il crée par amour, il ne fait que répondre à la plus haute exigence de sa nature divine. De même ils répondent, eux aussi, à la plus haute exigence de leur nature, l'homme et la femme qui ne méconnaissent aucune de leurs responsabilités et, s'efforçant d'aimer comme Dieu aime, se font consciemment, courageusement, les collaborateurs du Dieu créateur, en écrivant avec amour pour l'enfant qu'ils appellent à l'être le premier chapitre de cette histoire sans fin qui s'appelle la *vie*.

#### RESPONSABILITÉ ENVERS LE MONDE OU L'ON INTRODUIT L'ENFANT

Les journaux donnent, de temps à autre, des photographies qui montrent deux vénérables nonagénaires, assis au milieu d'un groupe où se mêlent tous les âges, où chaque visage, jeune ou vieux, a quelque trait de ressemblance avec tous les autres visages. C'est une famille qui s'exprime en nombreuses répliques. Des portraits des ancêtres à ceux des nourrissons, on peut suivre et percevoir le mystérieux travail de la vie. De deux êtres, une race entière est née. Aujourd'hui, elle constitue l'effectif d'un petit hameau de France; demain, elle composera celui d'une petite ville de province; dans deux cents ans, ce sera peut-être la population d'une cité entière.

Cette simple remarque suffit pour faire ressortir l'immense gravité de la répercussion de l'acte créateur sur la société humaine. Celle-ci obéit, en effet, aux lois des êtres vivants qui peuvent se condenser dans le tragique dilemme : croître ou périr.

Faut-il pour autant laisser la vie se développer au petit bonheur en l'abandonnant sans contrôle à sa poussée instinctive? Semblable idée a toujours soulevé et soulèvera toujours le dégoût de quiconque estime qu'il y a un abîme entre l'humanité et l'animalité.

Nous voulons devoir la vie non pas à un caprice aveugle, mais à un amour clairvoyant et prévoyant, car telle est la caractéristique

essentielle d'un amour digne de ce nom. Les parents, providence du foyer, ce n'est pas là une pure métaphore à l'usage des poètes, c'est l'expression d'une vérité très haute et d'une loi fondamentale qu'il est impossible de méconnaître, sans attirer sur la famille et sur la société, dont la famille est la cellule constitutive, les pires calamités.

Providence, et par conséquent gouvernement, et par conséquent intelligence, qui voit le but et le chemin, et énergie pour atteindre, l'un en suivant fidèlement l'autre.

Providence les parents, disons-nous, providence aussi l'humanité dans son ensemble, si étrange et si irréaliste que paraisse cette idée au premier abord. En y regardant de plus près, on constate que l'humanité est loin d'ignorer et de dédaigner ce rôle. L'humanité ou, tout au moins, cette vaste portion de l'humanité qui porte ce nom peu évocateur de paternité : l'Etat.

Oui, l'Etat, nous le savons tous, se considère comme chargé d'assurer le bonheur matériel des citoyens, et qui voudrait et pourrait le lui reprocher? Malheureusement, il lui arrive quelquefois de tendre à ne laisser à chaque citoyen qu'une part toujours plus réduite d'initiative. Pour prendre une comparaison qui n'a rien d'offensant pour personne, l'Etat se comporte ou tend à se comporter à notre égard comme une mère pleine de sollicitude à l'égard de son petit enfant, encore incapable de se tenir sur ses pieds. Mais la mère, du moins, a le désir de voir bientôt son enfant marcher tout seul; elle salue ses premiers pas avec des transports de joie. L'Etat-providence ne semble connaître à aucun degré ni le même désir ni le même espoir. Au lieu que la mère desserre peu à peu la lisière, l'Etat-providence la resserre et d'une main dont la douceur ne rappelle que de loin la main d'une vraie mère. Ne savez-vous pas que, dans des pays qui se jugent très supérieurs au nôtre, la réglementation envahit des domaines jusqu'à présent réputés inviolables?

Naturellement, elle est inspirée et dirigée par le souci du bien commun et, en particulier, par le souci de la race qu'il importe de soustraire à toute influence capable d'en affaiblir la vigueur. Il s'agit, vous l'avez deviné, de faire passer une science nouvelle, décorée du nom séduisant d'« eugénique », du plan spéculatif sur le plan pratique. Les esprits moins évolués — tels les nôtres en France, qui demeurent attachés à l'opinion traditionnelle d'après laquelle l'Etat est pour la famille et non la famille pour l'Etat — éprouvent, en face de la doctrine récemment éclosée, des inquiétudes que d'excellents apôtres s'efforcent de calmer.

— Comment voulez-vous, nous disent-ils, que l'Etat se désintéresse d'une question où sont engagés les intérêts les plus graves de la société? Les parents, d'après vous, sont responsables à l'égard de celle-ci; cela signifie, sans doute, qu'en y introduisant un nouveau membre ils la servent ou, au contraire, lui nuisent. Dès lors, n'a-t-elle pas son mot à dire?

Eh oui, elle a son mot à dire. Deux aspects, entre autres, du grave problème sollicitent son attention : le nombre des enfants et la qualité des enfants.

\* \* \*

Le nombre, d'abord. De ce point de vue, la société peut être menacée ou de pléthore ou de disette.

Le péril de pléthore semble le moindre; mais il ne faudrait pas en sous-estimer la gravité.

« Les surplus de population, note M. Lucien Romier dans son dernier ouvrage, *Si le Capital disparaissait*, sont à l'origine de presque tous les grands changements de l'équilibre des sociétés humaines à travers l'Histoire. »

Il y a un an, M. Paul Reynaud n'affirmait-il pas, à propos

de l'Indochine, que la surproduction d'hommes dans certaines contrées était, en ce moment, un problème qui laissait loin derrière lui en importance la surproduction des marchandises? De fait, une impression d'encombrement, à tort ou à raison, se dégage d'un peu partout. Voyez plutôt : un Extrême Occident qui s'est fermé à des races étrangères dont l'immigration lui faisait l'effet d'une véritable invasion; un Extrême-Orient jaune qui effraye de plus en plus, par le rythme de sa natalité, un Occident blanc lui-même surpeuplé en certains points; un Centre Européen expulsant brutalement, sous prétexte d'épuration de la race, une partie du trop-plein de ses territoires.

Nul ne contestera le caractère impressionnant de tels faits, ni l'importance capitale des problèmes qu'ils soulèvent.

Dans quelle mesure l'Etat peut-il intervenir, et de quelle manière? Il est difficile de le préciser. Disons seulement que, comme toute activité humaine, la fécondité doit être soumise à la raison. Or, ici surtout, il y a entre la raison et l'égoïsme la plus réelle et la plus funeste, mais, hélas! non la plus visible des oppositions. Puisse l'Etat favoriser le triomphe de cette raison!

D'aucuns penseront que c'est encore trop lui demander. Du moins, qu'il le contrarie le moins possible. Aussi bien n'attendons de lui, ni d'aucune organisation humaine, une influence directe sur les consciences. Les consciences sont des flambeaux qui ne s'allument qu'à la flamme divine.

« N'allons pas commettre l'erreur de croire que la prophylaxie puisse remplacer la morale », a écrit un de nos sociologues les plus avisés qui est aussi un historien très proche. Et ce n'est pas seulement à la prophylaxie qu'une semblable prétention est interdite : c'est à la législation, c'est à la science, c'est à tout ce qui n'atteint pas le fond divin que toute âme humaine porte à son insu souvent au-dedans d'elle-même.

Parler ainsi, ce n'est pas du tout méconnaître le rôle et de la prophylaxie, et de la législation, et de la science. Il est insuffisant, mais il n'en est pas moins nécessaire. Ce rôle n'est mis en doute par personne, mais à la condition que la liberté soit sauve et que la conscience, dûment éclairée sur ses devoirs, ait le dernier mot. Il s'en faut de beaucoup, hélas! que notre France ait à redouter la pléthore des naissances. Tous ceux de nos compatriotes qui consentent à réfléchir un peu se déclarent alarmés par la diminution accélérée des naissances, phénomène d'autant plus grave que nous ne savons pas conserver les enfants-nés. Vous n'ignorez pas que les statistiques de notre mortalité infantile nous classent au rang des pays les moins civilisés.

— La France se suicide! crient quelques voix.

— Après tout, leur répond-on, les races ne sont-elles pas mortelles?

Bien sûr, mais elles ne le sont pas aussi fatalement que les individus.

« Autres sont les lois qui mesurent le temps aux nations et celles qui le mesurent aux individus, a écrit Etienne Lamy. Rien n'est plus inégal que la durée des peuples. Les sociétés ne sont pas faites pour mourir : on les assassine ou elles se tuent, et dans leur fin il y a toujours un crime. »

Et que l'on ne vienne pas invoquer les carrières encombrées (les carrières agricoles le sont-elles?), les fameux horizons bouchés; ils le sont surtout par l'attrait du plaisir qui explique la poussée vers les grandes villes. Ils le sont au point que personne ne semble apercevoir le lien étroit signalé par des économistes de grand renom entre la dépopulation et le déclenchement de ces courants d'air vulgairement appelés invasions. Pourtant, 1914 n'est pas si loin!

Si nos regards se portent de la France sur le monde entier avec ses contrées, les unes surpeuplées, les autres souffrant de la

disette d'hommes, nous serons amenés à penser que la solution du problème que nous effleurons serait singulièrement facilitée le jour où certaines nations se dépouilleraient de leurs instincts de proie et toutes de leur funeste manie de placer au-dessus de tout leur prospérité matérielle. Ici comme partout se vérifie la parole du Christ : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera octroyé par surcroît »; ou, comme disait spirituellement un grand chrétien, Auguste Cochin, l'ami de Montalembert et de Dupanloup : « Ne cherchez pas le royaume de Dieu, et le reste vous sera ôté par surcroît. »

\* \* \*

La qualité des enfants n'a-t-elle pas une importance capitale? Personne ne le niera. Si l'homme a le pouvoir créateur, ce n'est pas pour engendrer des monstres biologiques ni des déchets sociaux. Plus fréquentes sont les naissances des petits êtres atteints d'une cruelle infirmité (cécité, surdité, membres mal conformés, etc.) plus il faut s'en attrister..., s'en attrister et non s'en décourager. Qui regrettera qu'un Beethoven soit venu au monde? Et, plus près de nous, un Pierre Villey, mort il y a quelques mois dans un accident de chemin de fer, et devenu, malgré la privation de la vue, brillant professeur de la Faculté des Lettres de Caen et auteur de travaux sur Montaigne admirés de tous les érudits et de tous les esprits cultivés?

— Tous les infirmes-nés, demanderez-vous peut-être, arrivent-ils à d'aussi hautes destinées?

Non, certes; mais veuillez vous en souvenir, il y en a beaucoup dont l'obscur existence a néanmoins été un bienfait pour leur entourage. Ils ont passé en faisant le bien et, dites-moi, lequel vaut mieux : ou de faire le bien étant aveugle ou sourd ou bancal, ou, je ne dis pas faire le mal, mais seulement d'être dépourvu de toute charité, de toute générosité, tout en possédant de très bons yeux, de très bonnes oreilles, de très beaux membres?

Bon gré mal gré, nous nous heurtons au problème que tant de nos frères voudraient éliminer, mais qui ne cessera jamais, tant que le monde sera le monde, d'obséder les âmes dignes de ce nom : notre tout est-il en ce monde ou n'est-il pas en ce monde?

Ce problème inéluctable pèse d'un poids immense sur toute la vie humaine et, en particulier, sur tout ce qui se rattache à la transmission de la vie.

Il faut souhaiter que tous les corps naissent robustes, et est-il besoin de dire que rien ne contribue davantage à la réalisation d'un tel vœu que la soumission à la morale chrétienne? Qui ne le sait? Quantité de pauvres enfants dont nous sommes tentés de déplorer la venue en ce monde doivent d'être nés tels que nous les voyons à des parents qui, avant de s'unir, avaient galvaudé la faculté magnifique d'appeler à la vie des êtres à destinée, — nous disons, nous croyants, ou tout au moins nous spiritualistes, — à destinée éternelle? Il en résulte que tant les individus que la société ont le devoir de prévenir, autant qu'il est possible, les naissances qui désolent les bons cœurs et même, pour d'autres raisons les cœurs dépravés.

— Le devoir? me dites-vous, et par quel moyen?

Il y a en qui font songer à celui que Sparte employait pour corriger les erreurs de la nature : tout nouveau-né affligé d'un défaut corporel était précipité des hauteurs du Taygète. Aussi Sparte, à défaut de la réputation littéraire, artistique et scientifique, avait celle de ne posséder, comme on dit, que de beaux hommes.

Athènes, qui ne semble pas avoir été obsédée au même degré par le souci de la race, n'en a pas moins compté une floraison magnifique de poètes, de philosophes, d'historiens, d'orateurs et de grands capitaines.

Disons-le tout de suite : les moyens auxquels nous venons

de faire allusion sont énergiquement réprouvés par l'Eglise. Elle les déclare coupables, parce qu'ils lui apparaissent antihumains. Et c'est bien ce qu'ils sont. L'homme, dans une société que, par euphémisme, nous qualifierons de spartiate, n'est plus une personne, il ne s'appartient plus, il n'est plus qu'un rouage que l'Etat manœuvre à son gré. Toute son intelligence, tout son cœur est à l'Etat, et nous n'avons pas à chercher bien loin des exemples de la manière dont l'Etat divinisé traite les intelligences et les cœurs. Une mère ne nourrit son enfant que pour l'Etat, qui le lui prend, qui le lui arrache, pour le modeler selon ses conceptions. D'après elles, la famille est, par définition, génératrice d'égoïsme; d'après elles, la fin de l'être humain, c'est l'absorption dans l'Etat, Dieu omnipotent.

La loi qui vient d'entrer en vigueur non loin de chez nous, et dont je ne prononcerai pas le nom, — oh! non pas par une fausse pudeur, mais parce que ce nom est un outrage direct à la vraie majesté de l'homme et fait bondir tous ceux qui possèdent un cœur d'homme, et n'est-ce pas votre cas à vous tous qui m'entendez? — cette loi, en dépit des beaux arguments invoqués en sa faveur et qui ressemblent étrangement aux arguments par lesquels on a essayé de justifier les massacres des inoffensifs civils de Dinant et autres villes, cette loi tend à enfoncer encore davantage la malheureuse humanité dans l'abjection morale où elle se débat et d'où elle n'a de chances de se dégager que par le recours aux forces spirituelles et religieuses.

Ah! la réglementation de la fécondité, aucun Etat n'est capable d'en remonter à l'Eglise sur ce point.

L'Eglise fait appel à ce qu'il y a de plus noble dans l'homme, l'Etat ne fait appel, lui, à rien du tout.

« Vous n'existez plus, déclare-t-il aux citoyens. (Sont-ce bien encore des citoyens?) C'est moi seul qui existe, moi seul qui pense, moi seul qui veux, moi seul qui assume le rôle paternel. Vous n'êtes que mes instruments. »

Et les sanctions qui appuient les décisions de l'Etat sont généralement de nature à effrayer les moins timides.

Bref, sur le point qui seul nous occupe en ce moment, l'Eglise traite l'homme en homme, et l'Etat traite l'homme en brute.

Il faudrait tout de même en finir avec l'équivoque. Au total, dites-moi quels sont donc les plus respectueux et les plus soucieux de la vie : les fabricants des nouvelles lois qui, pour améliorer la race, commencent par rejeter en dehors de l'humanité des groupes entiers d'individus, ou l'Eglise, qui empêche les hommes de profaner et de tuer en eux les sources de la vie?

Qui paraît le plus sensé : les Eugénistes de la pure observance qui, par leurs conseils abondamment dispensés, évitent peut-être de mauvaises naissances, mais n'en empêchent pas moins, du même coup, quantité de bonnes, et qui arriveraient vite, si leur méthode de sélection était logiquement appliquée, à empêcher de naître la moitié des enfants? En effet, on ne désigne pas moins comme candidats à la mutilation humiliante non seulement les criminels, les aliénés, les épileptiques, les lépreux, mais aussi (et je n'invente rien, les rapports des congrès sont là), les aveugles, les sourds et demi-sourds, les estropiés, les individus qui ne se suffisent pas à eux-mêmes, — admirez la progression de la restriction, — les sans-logis, et, pour finir, mon Dieu, pourquoi pas, pendant qu'on est en si bonne route, les pauvres dont la société n'a que faire? En vérité, sont-ce ces Eugénistes, fondateurs d'une aristocratie nouvelle, celle de la santé au profit de laquelle ils voudraient voir se renouveler toutes les odieuses terreurs d'une caste privilégiée, où l'Eglise qui, mieux que personne, ayant l'expérience séculaire de ses saints, sait que des êtres chétifs et souffreteux sont parfois des géants de grandeur morale, ou des cerveaux puissants dont les découvertes libèrent, dans une large

mesure, l'humanité des fléaux qui la ravagent? Un Beethoven, un Pasteur n'étaient-ils pas infirmes ou presque infirmes? Avouons qu'il eût été dommage que quelque avis du bureau du contrôle des naissances eût fait autorité à Bonn ou à Arbois?

Qui est le plus moral, de ceux qui imposent l'opération illicite sans se préoccuper des redoutables conséquences qu'une telle législation peut avoir pour la moralité publique, ou de ceux qui, par respect de la personne humaine, ne se reconnaissent pas le droit de mutiler un être innocent et s'efforcent d'obtenir de sa volonté, et de sa volonté seule, quand de sérieuses raisons rendent indésirables pour lui paternité ou maternité, ce que les premiers lui arrachent de force par la brutale intervention devenue instrument d'un supplice d'un nouveau genre?

— Mais oubliez-vous donc, me crierait-on, les mutilations d'antan des chanteurs sacrés pour obtenir ou conserver des voix de soprani?

Je n'oublie rien et, loyalement, je flétris de telles pratiques, heureusement désavouées par l'autorité religieuse.

Qui plus libéral encore, ceux qui, à l'exemple des fonctionnaires de l'Assistance Publique de telle grande ville de Suisse, ont mis le marché en main à des femmes parfaitement saines en leur donnant à choisir entre stérilisation ou suppression des subsides; ou ceux qui, chrétiennement, respectent les droits imprescriptibles de la personne humaine, dussent des dommages matériels sérieux en résulter, sachant bien qu'une atteinte portée au moindre de ses droits déclencherait l'aliénation de toute l'autonomie de l'homme?

Et qui paraît le plus digne du beau nom de médecin : les praticiens qui, en dehors de toute indication thérapeutique pleinement justifiée, procèdent sans remords à la suppression de la maternité chez une tuberculeuse par exemple; ou les physiologues catholiques qui, sur le résultat de leurs expériences aussi concluantes que consolantes, ont osé, dernièrement, réaliser au sanatorium de Durtol cette révolution médicale de la fondation d'un service de maternité?

Qui mérite enfin le plus beau titre que peut porter un homme, le titre d'humain : le Californien, répondant à un étranger qui lui disait : « Votre loi est cruelle, inhumaine, qui fait bon marché de l'intégrité de l'homme : ne vous inquiétez pas, nous ne l'appliquons qu'aux noirs »; ou le chrétien qui a reçu l'ordre de son Christ de traiter fraternellement comme lui-même tous les hommes, quelles que soient la couleur de leur peau ou la forme de leurs traits?

Métier ingrat, Mesdames et Messieurs, que de défendre l'homme contre lui-même, mais métier plus ingrat encore de défendre la société humaine contre elle-même, à l'heure où mœurs et institutions défont. L'Eglise ne perdra pas cœur pour autant à cette rude tâche, et l'humanité, revenant un jour de ses expériences avilissantes, reconnaîtra peut-être qu'en s'opposant à toutes ces folies, l'Eglise, par la doctrine de son Christ, mérite, sur ce point comme sur tant d'autres, le beau nom de mère.

\* \* \*

Peut-être se trouve-t-il dans cette salle des esprits, je ne dis pas dépourvus d'aspirations religieuses, mais ne possédant pas de convictions religieuses.

Ayant lieu de le croire, ne devais-je pas, sous peine de les froisser ou d'être accusé d'un prosélytisme indiscret, m'abstenir de toute allusion aux réalités invisibles? Je ne l'ai pas pensé, et, pourtant, ou je m'illusionne sur moi-même, ou j'ai le respect des consciences, et je sais qu'elles ne peuvent se violenter et que nul n'a le droit d'en forcer, par effraction, le sanctuaire.

Je ne l'ai pas pensé, parce que je ne pouvais pas le penser sans aller contre la nature des choses et, par conséquent, sans com-

mettre une impardonnable erreur de méthode, qui consiste à supprimer d'emblée une partie des données d'un problème.

Le problème, ici, c'est le problème de la transmission de la vie. Naître, mais naître pourquoi? Le dilemme est inéluctable : pour une destinée finie ou pour une destinée infinie? Impossible, donc, de séparer du problème de la vie le problème de la destinée humaine. Libre à une âme de rejeter le christianisme; mais le christianisme est un fait qui se présente à nous comme une solution ou, plus exactement encore, comme la solution de ces problèmes. Dès lors, comment toucher à ceux-ci sans se heurter à la doctrine qui affirme en détenir la clef?

Et les responsabilités inhérentes à l'appel de la vie lui donnent logiquement raison. On n'a pas le droit, avons-nous dit, de les assumer sans une conception optimiste de l'existence. Mais cette conception est-elle possible? Est-elle raisonnable, si la mort est réellement la fin de tout? Et le devoir de mettre l'enfant en mesure de vivre, et le problème du nombre des humains, celui de la compétition des races et celui du respect de la personne humaine, autant de questions dont vous ne sortirez jamais d'une façon satisfaisante pour votre conscience d'hommes civilisés, si vous ne les éclairez plus ou moins consciemment à la lumière des grands principes chrétiens. Sympathie, puis confiance, puis admiration, puis enfin enthousiasme, voilà ce qu'on éprouve à leur égard, quand on les voit partout et toujours, de quelque côté que soufflent les vents des théories et des modes en faveur dans le monde, se dresser à l'encontre des principes purement matérialistes et exiger le respect de la vie qu'on donne et de celle que l'on reçoit, le respect de l'amour, le respect de la personne humaine.

Avec eux, plus de vie désirée, plus d'appréciation fantaisiste sur la valeur des naissances jugées bonnes ou mauvaises selon qu'elles se produisent chez un milliardaire ou chez un citoyen de la banlieue rouge. Plus d'aspirations au néant devant les difficultés et les souffrances de l'existence; plus de dilemme shakespearien, puisque, selon eux, il est toujours préférable de naître que de ne pas naître. Toute vie est appelée par Dieu à se réaliser en cherchant son but dès le premier jour, et — plus sûre peut-être de son instinct que de la route à suivre — ce but qu'elle cherche en tout ce qu'elle rencontre, c'est le bonheur.

Pierre SANSON,  
Prêtre de l'Oratoire.

## En quelques lignes...

### Messe du Saint-Esprit

C'est un très noble rite. Il est bon que les magistrats demandent au Paraclet qu'il fasse moins épais le bandeau de la Justice, que les professeurs obtiennent de l'Esprit-Saint la grâce de rendre leurs cours plus accueillants, leurs auditeurs plus dociles. Quant à ces derniers, par ces temps de crise où le fléchissement des études prend les allures d'une débâcle, c'est à leur intention surtout que l'on chante le *Veni Creator*.

A Louvain, la messe du Saint-Esprit revêt un caractère officiel. Les massiers crient : « Place! place! » Et l'on regarde défiler, sous le ciel d'octobre, des théories de toges à passepoil. Après l'office, c'est la ruée vers l'hémicycle où le Recteur Magnifique prononcera son homélie médullaire.

A Liège, la participation réduite de la gent estudiantine confère à la cérémonie quelque chose de familier, d'intime. Déjà, les cours

ont repris. Les vendeurs du *Vaillant* écoulent leurs derniers numéros. Le plus « brosseur » s'avoue à lui-même qu'il n'a pas manqué la leçon d'ouverture du nouveau professeur. Dans le chœur de l'église Saint-Denis les oriflammes rouges sont autant de trophées. Un dominicain sonne le ralliement de toutes les volontés, qui sont, d'entrée de jeu, les meilleures volontés du monde. Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, le parvis grouille de résolutions héroïques.

Après la messe, le président de l'Union invite les professeurs présents à vider une chope sur le zinc. Mais c'est l'heure du déjeuner. Et tous ces magisters s'excusent, avec des promesses vagues, des sourires sans conviction et — qui sait? — les regrets du bohème que le bourgeois n'a pas encore tué.

### Cri d'alarme

Cependant, la décadence des études universitaires préoccupe chaque jour davantage, ceux qui ont assumé la charge d'éduquer et d'instruire notre jeunesse. Le mal est profond, il serait vain de le nier. Qui pis est, on ne distingue nul symptôme d'amélioration. Bien au contraire. Les résultats de la session de juillet et de la session d'octobre 1934 resteront comme un témoignage de l'ignorance crasse de nos « moins de vingt ans ». C'est surtout, en effet, aux récipiendaires de première année que s'appliquent les justes rigueurs de l'ajournement. Sait-on qu'à la Faculté des Sciences (Université de Liège) 74 % des élèves interrogés n'ont pas obtenu le *satisfecit*? Ainsi donc, les trois quarts des étudiants se seraient fourvoyés du côté de la physique, de la chimie, de la zoologie! On avouera que la proportion a quelque chose d'alarmant.

Pour le Recteur de Liège, l'excuse de la crise apparaît trop facile. Des étudiants-chômeurs, il y en a. Mais les autres? Ceux qui, en tout état de cause, par tradition de famille ou par devoir social, s'engagent à remplir les cadres du barreau, à remplacer, dans la carrière, les médecins, les ingénieurs, les professeurs, *ubi sunt*? Or, il ne suffit pas de diagnostiquer le mal dont souffre l'enseignement universitaire. Comment remédier à une situation qui réclame des médecins décidés, des chirurgiens tout prêts à trancher dans le vif?

C'est ici que les « compétences » se rencontrent pour souhaiter une réforme de l'enseignement moyen, de l'enseignement primaire. Le surmenage, qui sévit dès la « maternelle », inquiète à juste titre les hygiénistes et les parents. Toutes ces petites Sorbonnes engendrent une génération de cancre et de mal bâtis. Il faut aérer les classes, en même temps que les programmes, rendre aux « belles années de la jeunesse », comme disent, par euphémisme, les hommes mûrs délivrés du pensum quotidien, leur vertu de joie, d'heureux équilibre. Apprenons à nos petits la ferveur de vivre. Le reste?... Il y a temps pour tout.

### Croire, obéir, combattre!

C'est ce que les Américains appelleraient un « slogan politique ». Mussolini, qui sait les ressources de l'enthousiasme et la nécessité des formules dynamiques, donne aux organisations de jeunesse le mot d'ordre. Lequel mérite qu'on s'y arrête.

Croire. Il s'agit, évidemment, de prêter foi aux directives du Duce. Le *credo* fasciste commence par Mussolini. Il serait injuste, d'ailleurs, de vider ce mot « croire » de toute signification religieuse. Sans faire profession de catholicisme militant, le chef de l'Italie nouvelle n'a jamais manqué de rappeler à ses compatriotes leur fidélité traditionnelle à une religion qui est leur sauvegarde. Et, en tout cas, il faut souligner, dans le trinôme, la place — la première — que le Duce assigne à la foi.

Obéir. On a suffisamment glosé sur ce besoin qu'ont, aujourd'hui,

les jeunes d'adhérer à une mystique. Ce qu'ils veulent, ce qu'ils attendent, c'est des directives sentimentales. L'individualisme orgueilleux dont se targuaient encore les barrésiens attardés fait place à cet esprit grégaire qui a, certes, sa beauté, mais aussi ses périls. Sous prétexte d'obéissance aveugle, combien de jeunes gens sont parfaitement capables de se livrer au premier m'as-tu-vu de tréteaux! L'adhésion enthousiaste est souvent une forme de faiblesse. On se dispense de choisir, de raisonner, de peser le pour et le contre. On obéit avant de croire.

Pour ce qui est du troisième point : combattre, on connaît la doctrine du Duce. Elle n'a pas varié depuis les jours de la Marche sur Rome. Et il faut avouer que les circonstances donnent plutôt raison à celui qui ne se lasse pas de proclamer : « La vie est à vivre dangereusement. »

Il reste que le *slogan* dont nous parlons n'emprunte sa vertu qu'aux vertus du chef qui le formule. La crise d'autorité, c'est surtout la pénurie d'auteurs. Auteur : celui qui agit, qui prend ses responsabilités. N'avons-nous pas cédé au mirage des plans, des théories? L'histoire retiendra, de cette époque bouleversée où nous vivons, qu'elle est fertile, à la fois, en conducteurs de peuples et en réformistes de cabinet. Les premiers, nous voyons bien où ils sont. Les autres, nous le voyons — nous le lisons — encore mieux. Ils vaticinent si près de nous. Et c'est là grande misère.

#### Sous le signe de Staline

« C'est la théorie qui doit armer la pratique », déclare précisément le chef suprême de l'U. R. S. S. Nos jeunes gens de l'*Esprit nouveau* trouvent la formule si heureuse qu'ils l'impriment, en caractères gras, à la seconde page de leur journal. Nous n'y verrions rien à redire — ou pas grand'chose — si la même page du même journal ne s'ornait de cette sornette (mille excuses pour le calembour!) :

« On s'étonne que la Russie soviétique exerce une étrange fascination sur les jeunes? »

« La première raison en est que ce pays, renversant ses cadres anciens, édifie une société nouvelle, et que les jeunes, partout en rupture avec les cadres établis (ce dernier membre de phrase est souligné), ne peuvent pas ne pas suivre avec intérêt cette expérience. »

« La seconde raison c'est que les jeunes ne peuvent pas ne pas être indignés des mensonges que leurs journaux leur servent, etc. »

Voilà bien des « ne peuvent pas ne pas »! Retenons surtout cette prose tortueuse que les journaux bourgeois s'ingénient, pour des motifs de basse propagande, à voiler les délices du Paradis soviétique. C'est le thème que développe, moins cauteleusement d'ailleurs, le camarade Jacquemotte. On s'étonnera moins de la trouver sous la plume d'un rédacteur de l'*Esprit nouveau*, si l'on se rappelle que l'« organe mensuel de la centrale politique de jeunesse » n'hésita pas à dénoncer le chancelier Dollfuss, coupable à ses yeux d'avoir maté par la force l'insurrection des *Schutz-bunden*!

Mais puisque nos journaux sont suspects, si nous adressions ces petits jeunes gens à M. de Kerillis...

#### M. de Kerillis nous dit...

Le journaliste n'est pas inconnu. Fondateur et l'animateur d'un centre de propagande électorale, M. de Kerillis, battu par un cartel bolchévisant lors d'une élection à Paris, a mille raisons, nous dira-t-on, d'être partisan. Voire! Ce n'est un secret pour personne que la politique russophile de M. Barthou rencontre, dans la presse

dite conservatrice, plus d'un écho. L'*Echo de Paris*, le journal de M. de Kerillis, n'est pas le moins empressé à chanter la palinodie. Précisément, son rédacteur politique rentre d'un voyage à Moscou.

Il faut lire le cinquième article, qui vient de paraître, d'une relation vivante à souhait. L'avion, que pilotait Henri de Kerillis, s'est abattu dans un champ, à 120 kilomètres de Moscou. Sous une pluie battante, guidé par des paysans faméliques, le voyageur tombé du ciel pénètre dans la salle à manger commune du Kholkoze : « Odeur âcre de cuisine et de chenil. Quelques femmes tassées auprès de leurs enfants mangent dans des écuelles une affreuse pitance, faite de blé noir cuit et de lait — l'unique plat collectif. »

Mais voici qu'une fonctionnaire soviétique, professeur de mathématiques à la station de chemin de fer, est prévenue de l'atterrissage forcé. Le télégraphe avec Moscou fonctionne sans arrêt! Il s'agit de donner au reporter étranger l'impression que tout marche le mieux du monde en U. R. S. S. Ecoutez, jeunes gens de l'*Esprit nouveau*, le menu du « second » dîner offert en territoire communiste (!) à M. de Kerillis : « On nous apporte une excellente soupe aux légumes, une tranche de veau très à point, des pommes de terre, des tomates, des concombres, le tout accompagné d'une bouteille de « madère » du Caucase. » Le gueuleton recommencera (« concombres, charcuterie, légumes, œufs, tablettes de chocolat, une boîte de bonbons fondants, fruits, thé, dix bouteilles d'eau-de-vie ou de vin ») chez la camarade Sophie Polotnikov, à la vice-présidente du Soviet local.

Et à bas les « vieux clichés de la propagande anticommuniste » (l'*Esprit nouveau* dixit)! Et vive, n'est-ce pas, l'impartiale curiosité de nos politiques pour demain!

Par T. S. F.

On écrivait ces échos, paisiblement, sous la lampe. Au poste de radiophonie, une musique, *sotto voce*, chantait. Soudain, la voix du speaker, émue et grave, interrompt la plainte des violons : « Mesdames, Messieurs, Sa Majesté le Roi de Yougoslavie a été victime d'un attentat mortel... »

C'est tout. Et comme l'on reste muet, frappé de cette stupeur qui suit les grandes catastrophes, l'orchestre de genre a repris, la mélodie suit son cours...

Il faut tourner le bouton. L'air est plus lourd, un air de catastrophe. L'on revoit, dans un coin maudit de la mémoire, le cadavre d'un archiduc, les chancelleries qui s'affolent, la Mort qui flaire... Et l'on voudrait échapper à cette vision de cauchemar : dans une rue de Marseille, parmi les vivats et les fleurs, offert à la haine stupide des régicides qui ne désarment pas, ce jeune prince, hier héros, aujourd'hui martyr, avec du sang sur son uniforme, et, dans son regard déjà vitreux, le reproche muet de l'homme assassiné.

#### Précision nécessaire

Un de nos échos, évoquant les difficultés soulevées à l'Académie belge par la candidature de M<sup>me</sup> Colette, a ému quelques-uns de nos lecteurs. L'admiration qui était exprimée jusqu'ici pour l'auteur des immortels *Dialogues de bêtes* a paru à certains singulière : faut-il faire observer que, naturellement, cette admiration ne s'adresse qu'au génie littéraire, non aux idées, à l'esprit, à la morale de la célèbre « anthoress » française?...

Pour originalement sentis et merveilleusement écrits que sont les livres de M<sup>me</sup> Colette, ils ne laissent pas de faire horreur à d'autres points de vue, d'ailleurs essentiels, et l'on a pu dire avec vérité qu'on n'y trouve pas plus de pudeur que parmi les bêtes des grands bois. Tout au plus peut-on compter à l'excuse de l'au-

dacieuse romancière cette espèce d'inconscience animale qui accompagne jusqu'à ses pires débordements d'imagination. Il y a des degrés dans l'immoralité, et l'on peut accorder que M<sup>me</sup> Colette n'atteint pas au plus bas, réservé aux cyniques, aux détraqués, aux fanfarons du vice.

Malgré cela, le jugement, même littéraire, qu'on est contraint de porter sur les œuvres de cette païenne authentique, doit faire état des graves atteintes qu'y reçoit la délicatesse morale, s'il est vrai que tout ce qui touche à l'homme s'inscrit au compte de la beauté esthétique.

A ce titre, en dépit de ses mérites éclatants dans l'ordre purement formel, il faut dire que M<sup>me</sup> Colette, excellent artiste, est un mauvais écrivain. Mais à l'« Académie royale de langue et de littérature françaises » la question se posait sur un autre terrain.

#### Légères inconséquences

La preuve, c'est que cette compagnie n'a pas hésité à accueillir avec empressement feu la comtesse de Noailles, dont les mérites littéraires étaient beaucoup plus contestables que ceux de l'auteur du *Blé en herbe*, et dont les immoralités passaient les impudeurs de Colette de toute la distance qui sépare la libidosité de l'inconscience et le goût du péché de l'ignorance du péché.

Les livres de M<sup>me</sup> Colette sont d'une sauvagesse, ceux de la comtesse de Noailles sont d'une grande dame prétentieuse et faisandée. Si donc les objections des académiciens contre la candidature Colette : 1<sup>o</sup> avaient visé l'immoralité de son œuvre et non son état civil et sa profession « mercantile » ; 2<sup>o</sup> s'étaient étendues à tous les immortels et candidats-immortels qui ont écrit des livres tout aussi immoraux que les siens (encore qu'avec un talent infiniment moindre) — on les aurait approuvés ici, loin d'en faire des gorges chaudes. Mais jusqu'à preuve du contraire, il n'en est rien.

Pauvre Académie!... Il y a un sort, décidément, sur ses faits et gestes!... Elle ne peut pas ouvrir la bouche sans faire rigoler le monde, pour employer un mot qui sera très bientôt dans le dictionnaire français. Cette *vis comica* vient de ceci : qu'on tend à réclamer d'une Académie belge des qualités à l'échelle nationale, alors qu'en l'occurrence il faudrait descendre à l'échelle provinciale, et assimiler notre « Royale » à la Société des Bibliophiles de Carpentras, par exemple, ou au Cercle littéraire de hors-le-Saulnier.

Plongez nos académiciens dans une atmosphère de « Jeux floraux », et leur vraie perspective se montre. Mais non! C'est plus fort que nous (et plus fort qu'eux) : il faut qu'on évoque à leur sujet l'Autre, la grande Autre, pourtant bien déchu depuis Richelieu. Alors, il y a tout de suite de quoi rire. Presque tous les ridicules de ce monde sont des phénomènes d'enflure ou d'inadaptation.

#### Avatars de la musique privée

Il paraît que la condition des maîtres de musique est déplorable, et qu'un grand nombre de ces professeurs des deux sexes sont dans une misère noire, faute d'élèves qui se proposent d'apprendre le piano, le violon, la harpe à pédales ou le chant. Il y a dix ou quinze ans, le nombre des étudiants en virtuosités diverses était très grand; il est réduit au centième aujourd'hui, pour des raisons qu'on imagine sans peine.

D'abord le malheur des temps. Tous les nouveaux riches, vers l'époque 1920-25, entendaient que leur « demoiselle » massacrait Chopin et Debussy; cette ambition s'est évanouie aussi vite que l'argent de MM. Jourdain, et M<sup>lles</sup> Jourdain, dactylographes à trois cents francs par mois, ont changé de clavier.

Puis la musique instrumentale fut un excellent métier au temps du film muet; il fallait dans n'importe quelle grande ville des orchestres par dizaines; on manqua de faiseurs de gammes : d'où il suit qu'on les paie cher. A présent, l'écran fait lui-même sa musique; il n'y a plus d'argent à gagner dans la profession de croque-note.

Enfin, la radio s'y est mise; des fils électriques apportent, dans chaque appartement, tous les chefs-d'œuvre de l'harmonie universelle. Il n'y a qu'à tourner un bouton — ou à déclencher le plateau du phono — pour recevoir à bout portant les arpèges de Cortot, les vocalises de Fanny Heldy. De quel front irait-on encore prier aujourd'hui la jeune fille de la maison d'annoncer d'un doigt bégayant *la Prière d'une Vierge?*...

\* \* \*

On n'apprend plus à jouer des instruments de musique, et sans doute le fera-t-on de moins en moins. Il faut craindre donc que le sort cruel des maîtres de musique ne soit définitif, et qu'il ne leur faille changer leur violon d'épaule. A monde nouveau, nouvelles méthodes : pourquoi n'organiserait-on pas des cours de goût musical, indépendamment de toute idée de « jeu » d'instrument?

La banalisation du goût, par mélange de toutes les qualités et de tous les genres, pourrait être combattue par de tels cours, auxquels le phono et la radio viendraient apporter un riche répertoire d'exemples commentés et analysés. C'est une simple suggestion, mais qui nous paraît à méditer, d'autant plus qu'elle est bien dans la ligne de l'esprit humain.

En bonne méthode, toute contrainte, spécialement quant aux beaux-arts, doit être utilisée comme tremplin. Le beau et l'utile doivent trouver un nouvel appui dans les forces mêmes qui s'opposent à leur marche.

## A propos des Mémoires du comte Kokovtsoff

Le comte Wladimir Kokovtsoff, ministre des Finances de l'Empire russe de 1904 à 1914, président du Conseil des ministres de 1911 à 1914 (après l'assassinat du grand homme d'Etat qu'était Stolypine), a publié récemment à Paris, en russe, ses volumineux Mémoires.

Deux volumes de mille pages au total, et dont la lecture n'est pas toujours facile! Ajoutons que la langue dans laquelle ils sont écrits est loin d'être impeccable. Sous ce rapport, les Mémoires du comte Kokovtsoff rappellent ceux de son grand adversaire, le comte Witte (pourtant revus et corrigés par l'éditeur!); et on reste confondu parfois devant l'inaptitude de ces personnages d'élite à reproduire sous une forme correcte leur pensée, dans leur langue maternelle!

Mais après tout ce n'est là que chose secondaire. Les Mémoires du comte Kokovtsoff sont un document de tout premier ordre sur les dernières années de l'Empire russe. Le style est « bureaucratique » et aride : un style de « fonctionnaire », tout au moins pour ce qui est du premier volume. Le second est plus pittoresque, plus vivant, plus humain; c'est ainsi que les pages où le comte Kokovtsoff décrit son départ du Caucase en mai 1918, puis sa

fuite de Russie plusieurs mois plus tard, ont un intérêt quelquefois poignant.

Dans d'autres pages encore on sent, dans ce deuxième volume surtout, vibrer une note où Kokovtsoff-homme se manifeste tout entier.

Telles sont celles que l'ancien président du Conseil consacre à sa dernière entrevue avec Nicolas II le 19 janvier 1917 (1<sup>er</sup> février « occidental »), Le Tzar vient de le nommer « curateur honoraire » du Lycée Alexandre, à Saint-Pétersbourg, ce lycée qui eut l'honneur trois fois insigne de compter parmi ses élèves le grand poète Pouchkine et dont Kokovtsoff lui-même fut élève. Au sortir de cette ultime entrevue, Kokovtsoff dit au comte Benckendorff, grand maréchal de la Cour impériale, et à Botkine, médecin de l'Empereur, qui scella son attachement au Tzar de son sang, à Ekaterinbourg, en juillet 1918 :

« Vous ne remarquez donc pas dans quel état est l'Empereur ? Il est à la veille d'une maladie mentale, peut-être même est-il déjà en son pouvoir, et tous vous porterez une lourde responsabilité si vous ne prenez des mesures en vue de modifier toute l'ambiance qui s'est formée. »

Malgré les assurances que lui prodiguent Benckendorff et Botkine, il reste convaincu que Nicolas II est gravement malade, que sa maladie est d'ordre nerveux, sinon purement mental. Et dix-huit mois plus tard, arrêté et interrogé par Ouritski, chef de la Tcheka de Pétrograd, il lui répondra :

« Jusqu'à ma démission au début de 1914, j'avais vu l'Empereur constamment. Il était en parfaite santé. Il se rendait vite compte de toutes les affaires, sa mémoire était excellente bien que d'ordre quelque peu extérieur (*sic*), il avait un esprit très éveillé et rapide, et jamais je ne remarquais chez lui la moindre déviation d'un tel état de choses. Puis, après ma révocation au commencement de 1914, je ne l'ai vu que deux fois. Je l'ai vu la dernière fois le 19 janvier 1917. Je ne passai dans son cabinet de travail que quelques instants, sur son invitation personnelle. Je ne l'avais pas vu une année entière et je fus frappé par le changement qui s'était opéré en lui. Il avait maigri de façon à être méconnaissable, son visage s'était aminci et était parsemé de rides. Ses yeux avaient perdu toute couleur ; dans le blanc des yeux il y avait une nuance jaune trouble ; toute l'expression du visage avec son sourire maladif et forcé, sa façon saccadée de parler laissèrent en moi un sentiment de profonde souffrance morale et d'inquiétude. Tout cela était indubitablement la conséquence de toutes les impressions « vécues » par l'Empereur au cours de cette époque.

« Arrivé chez moi, je ne pus me libérer de cette sensation pénible longtemps encore et je dis à mes proches que je regardais l'Empereur comme gravement malade. »

De ce qui précède n'est-il pas permis de conclure que cette maladie mentale, dont les prodromes paraissaient indubitables à Kokovtsoff en janvier-février 1917, s'était déjà manifestée plus tôt ? Ce serait là une grosse circonstance atténuante pour le malheureux souverain.

\* \* \*

L'ouvrage de l'homme d'Etat russe sera certainement traduit en français tôt au tard. A vrai dire, on s'étonne qu'il ne l'ait pas été déjà. La Russie de Brest-Litovsk, de Staline et de Litwinoff serait-elle donc la seule de nature à intéresser le public de « la douce France » ?

Certes, bien des épisodes ne diraient rien aux lecteurs français — parfois même ne disent que bien peu à certains lecteurs russes. Mais le récit de l'assassinat du grand ministre japonais prince Ito à Kharbine (octobre 1909) ; celui de l'assassinat de Stolypine à

Kiew (septembre 1911) ; celui de la conférence qui eut lieu à Tzarskoé Sélo en novembre 1912 pour statuer sur un projet de mobilisation partielle russe contre l'Autriche (la première guerre balkanique battait alors son plein et tout cet incident est une preuve de plus de la légèreté inconcevable dont faisaient preuve parfois Nicolas II et certains — pas tous, fort heureusement — de ses conseillers) ; l'unique entretien de l'auteur avec Raspoutine ; le tableau psychologique tracé par lui de main de maître et avec une grande objectivité de l'infortunée impératrice Alexandra ; l'entretien à déjeuner avec Guillaume II à Potsdam, le 6 novembre 1913, de M. Davidoff, directeur de la « Chancellerie spéciale pour les affaires de crédit » (entretien dont celui-ci rendit compte de suite au comte Kokovtsoff, son chef hiérarchique) ; la conversation qu'eut le comte, après sa fuite de Russie, à Londres, avec M. Paul Cambon, ambassadeur de France (celui-ci ne lui laissa aucune illusion au sujet d'une intervention éventuelle de l'Occident contre les Soviets) ; nombre d'autres récits encore attestent, sans contredit, le puissant intérêt qui se dégage de certaines parties tout au moins de ce *magnum opus*, dont l'auteur, plus qu'octogénaire, achève tristement ses jours sur la terre étrangère, à Paris.

\* \* \*

Résumons brièvement un de ces récits, celui qui a trait aux déclarations de l'empereur d'Allemagne à M. Davidoff.

En octobre 1913, le comte Kokovtsoff se rend à Paris et en revient les mains pleines : il a réussi à signer avec un consortium de banques un accord en vertu duquel la Russie obtient en France un emprunt ferroviaire à raison de 550 millions de francs par an au minimum, pendant cinq ans. Avant son départ de Saint-Pétersbourg, Nicolas II et Sazonoff ont exprimé au Premier ministre l'espoir que peut-être Guillaume II ne sera pas à Berlin lors de son voyage de retour. Il n'en est rien : l'ambassadeur d'Allemagne à Paris lui fait connaître que le Kaiser reviendra exprès à Berlin pour le voir et l'invite à déjeuner à Potsdam, le 6 novembre.

Rien à faire...

Arrivé à Berlin, le comte Kokovtsoff reçut un télégramme chiffré dans lequel Sazonoff lui demandait de s'expliquer avec le gouvernement allemand au sujet de la nomination du général allemand Limann von Sanders comme instructeur de l'armée turque et commandant du corps d'armée de Constantinople. Le comte s'acquitta de cette mission hautement délicate tant auprès du Kaiser qu'auprès du chancelier Bethmann-Hollweg (de ce dernier il n'eut qu'à se louer, nous dit-il) et obtint finalement, dans une certaine mesure, gain de cause. L'entretien avec Guillaume II fut suivi d'un déjeuner à Potsdam, déjeuner auquel prirent part du côté russe l'ambassadeur de Russie (M. Sverbéeff), le comte Kokovtsoff et M. Davidoff, directeur de la « Chancellerie spéciale pour les affaires de crédit » du ministère des Finances.

Le Kaiser avait Sverbéeff à sa droite et Davidoff à sa gauche, mais ne s'entretint presque exclusivement qu'avec ce dernier (ailleurs le comte Kokovtsoff émet sur les capacités intellectuelles de feu Sverbéeff une opinion fort peu flatteuse).

L'Empereur aborda d'abord la question de l'emprunt ferroviaire que la Russie venait de conclure à Paris et dit textuellement :

« Les considérations d'ordre économique en matière de développement du réseau ferroviaire ne m'intéressent nullement, parce que je comprends fort bien que tout pays doit aviser aux mesures de nature à empêcher que son existence ne se ressente des déficiences de ses transports. Mais je ne puis comprendre pourquoi la Russie a besoin de renforcer ses lignes purement stratégiques ;

or elles se dirigent vers l'Allemagne. J'y vois un symptôme fort inquiétant. »

Davidoff répondit de son mieux, alléguant « que dans un certain sens on peut qualifier toute voie ferrée de « stratégique »; que l'énorme majorité des lignes projetées est d'ordre économique (chemins de fer de l'Oural, de Sibérie, du Turkestan); que si la Russie s'adresse à la France pour avoir des capitaux, c'est parce que le marché français lui est ouvert, alors que d'autres marchés ne le sont plus; que la Russie ne saurait « arrêter son développement intérieur », etc. Alors Guillaume II l'interrompit et « parlant sur un ton plus acerbe et même nerveux : »

« Laissons là cette question, dit-il. Il en est une autre qui m'inquiète plus que celle des voies ferrées à construire en Russie. Ne comprend-on donc pas chez vous où mènent les tendances de votre presse, laquelle s'est entièrement assimilée les méthodes et les tendances de la presse française et anglaise à l'égard de l'Allemagne? Ses attaques contre nous et contre moi-même ne présagent rien de bon. Toute l'opinion publique allemande est profondément révoltée. »

Davidoff répondit en brossant un tableau peu flatteur de la presse russe.

« Je n'y puis rien si la situation est telle que vous me la dépeignez, répondit le Kaiser sur un ton vif et en contenant à peine son mécontentement. Mais je dois vous le dire nettement : je vois poindre un conflit entre deux races, — la race romano-slave et la race germanique —, et je tiens à vous en avertir. »

Le déjeuner tirait à sa fin et le directeur de la « Chancellerie de crédit » n'eut que le temps de répondre à Guillaume II que le monde slave ne se propose d'attaquer personne; que la Russie en particulier ne demande qu'à vivre en paix. Pour ce qui est de l'Allemagne qui a besoin de matières brutes et plus encore de débouchés pour ses produits, que gagnera-t-elle aux conséquences d'un cataclysme armé?

« Vous avez en vue un conflit du germanisme et du slavisme et vous supposez probablement que c'est le premier qui commencera les hostilités, riposta l'Empereur. Si la guerre est inéluctable, je regarde comme absolument indifférent qui va la commencer. »

Ce sinistre entretien se termina, on va le voir, sur une note légèrement comique, une preuve de plus que bien souvent les plus grandes tragédies peuvent prêter à rire par certains côtés : ainsi est fait le monde et en cela il est bien fait. Les dernières paroles du « Seigneur de la guerre » furent les suivantes :

« Il semble bien que vous et moi jugeons les événements différemment. Ils me préoccupent beaucoup et, je vous le dis tout à fait nettement, une guerre peut devenir tout simplement inéluctable. Je vous en préviens parce que je préfère d'une façon générale causer avec des hommes de la finance : ils sont mieux informés et savent dire ce qu'ils pensent, alors que messieurs les diplomates ne sont bons qu'à créer des complications inutiles. Croyez-moi, je n'exagère rien. »

L'ambassadeur de Russie était assis, on ne l'a pas oublié, à la droite de celui qui parlait ainsi...

Involontairement une annotation marginale du même auguste personnage revient à l'esprit :

« Il est souvent donné aux souverains de prévoir l'avenir, aux hommes d'Etat quelquefois, aux diplomates jamais. »

\* \* \*

Les deux volumes que nous analysons trop brièvement que nous montrent-ils en Wladimir-Nicolaévitch Kokovtsoff?

Un homme d'Etat patriote sincèrement désireux du bien de son pays, mais nullement enclin aux illusions; ardemment désireux également d'éviter à la Russie une guerre; profondément monarchiste et très — trop à mon gré — porté à idéaliser Nicolas II; matériellement désintéressé (d'un beau geste il repousse les deux ou trois cent mille roubles que lui propose le Tzar au moment de sa démission, démission imposée); très conservateur à certains égards, relativement libéral à d'autres; empêchant un pogrom antijuif d'éclater à Kiew après l'assassinat de Stolypine — par un Juif; s'entendant assez bien avec la Douma, du moins avec les troisième et quatrième Dumas élues respectivement en 1907 et 1912 (les deux premières sont pour lui de simples assemblées révolutionnaires avec lesquelles il n'y avait pas moyen de gouverner : opinion très défendable); parcimonieux des deniers de l'Etat, sans pour cela négliger les intérêts légitimes, ceux de la défense nationale au premier plan; enfin — *last not least* — prêt à dire en face au monarque des vérités même désagréables.

« Homme d'Etat », avons-nous écrit un peu plus haut une fois encore. Ce terme a pour nous, empressons-nous de le dire, deux acceptions. Tout homme qui aura géré des années durant un département important a, estimons-nous, droit à ce titre. Mais de là nous ne concluons pas que Kokovtsoff soit un « homme d'Etat » à l'instar d'un Bismarck, d'un Gladstone, voire d'un Mussolini. Pour l'être, il ne nous paraît pas suffisamment libéré de l'emprise d'une certaine banalité; on le sent un peu trop rivié à ses propres faits et gestes; si les solutions ingénieuses ne lui font pas défaut, les solutions de large envergure ne sont pas son fort. C'est un homme consciencieux et de talent; ce n'est pas un génie.

Certes, les qualités solides et de tout repos qui font de lui un bon serviteur de sa patrie et de son souverain ne lui manquent pas. Au nombre de ces qualités je mets un pessimisme justifié et je crois que la guerre eût pu ne pas éclater en août 1914 si le comte Kokovtsoff avait été au pouvoir. Car il ne se faisait pas d'illusions sur la puissance militaire russe. Hélas! combien les événements ont justifié sa patriotique perspicacité!

Ajoutons que Kokovtsoff exonère son pays de toute responsabilité dans la guerre mondiale et que quoique très sévère — à juste titre, estimons-nous — pour Soukhomlinoff, ministre de la Guerre en 1914, il ne voit pas en lui un traître.

Tout compte fait, ces Mémoires sont un livre remarquable, encore qu'un peu indigeste; un livre qui ne pourra être négligé désormais par ceux qui désireront s'initier aux prodromes du cataclysme russe; un livre enfin qui fait honneur à son auteur, serviteur fidèle et consciencieux de l'ancien Etat russe durant plus de quarante ans. Si ces lignes tombent sous les yeux du comte Kokovtsoff, j'espère qu'il ne m'en voudra pas d'avoir exprimé sans ambages l'impression que m'ont faite ses Mémoires et je tiens à l'assurer de mon profond respect.

Comte PEROVSKY.

#### VIENNENT DE PARAÎTRE

#### Chez Grasset :

HENRY POULAILLE.

Le Pain Quotidien.

HYACINTHE DURREUIL.

Les Codes de Roosevelt et les Perspectives de la vie sociale.  
(Collect. : « Les Ecrits. »)

# L'hérésie cathare

« Quand l'esprit humain s'écarte du catholicisme, il n'est aucune absurdité qu'il ne finisse par admettre ».

Au XII<sup>e</sup> siècle l'Eglise connut un péril mortel, l'hérésie cathare. La lutte fut acharnée. Au jugement d'un historien qui n'est rien moins que catholique, « l'hérésie eut empoisonné toute l'Europe, si elle n'eut été exterminée par le glave et par le feu ». Elle le fut. La croisade contre les Albigeois ne fut malheureusement pas que religieuse. Comme toujours les passions politiques s'en mêlèrent. Il y eut d'injustifiables abus. Sous le couvert d'intérêts religieux, on poursuivit des buts temporels. L'Inquisition, aux mains de la puissance temporelle, commit de graves excès. Un historien allemand, Otto Rahn, a écrit l'histoire dramatique de cette époque. La traduction de son ouvrage, *La Croisade contre le Graal*, paraîtra bientôt aux Editions Stock, à Paris. Fruit de longues recherches dans les archives locales, le travail de Otto Rahn est d'un intérêt passionnant. Pas assez impartial, toutefois, car, pour son auteur, la croisade des Albigeois est, en réalité, celle du Nord contre le Midi, sorte d'expédition punitive où tous les torts sont du côté « du Louvre et du Vatican ».

Si Otto Rahn admet qu'entre le catholicisme et l'hérésie albigeoise, ce devait être une lutte sans merci, vaincre ou mourir, il ne tient pas assez compte de ce qu'eut été l'Europe si les Cathares avaient triomphés. Déplorons avec lui les violences inouïes des deux partis en présence, mais, en condamnant les abus d'une Inquisition devenue un instrument de conquête commode pour les souverains temporels, observons, toutefois, avec M. Robert Pitron, le traducteur du livre de Otto Rahn, que « ces excès seront, dans une certaines mesures, atténués encore si l'on veut bien songer aux conséquences qu'eût entraînés le triomphe du catharisme. Parfaitement justifié dans son principe par les excès évidents et la décadence morale et intellectuelle du clergé, le soulèvement des « Purs », s'il avait réussi à étouffer l'Eglise romaine dans ces régions, n'aurait-il pas, au simple point de vue culturel et social, représenté au contraire une régression? Que dire, en effet, d'une « religion » qui prêche l'extinction de l'espèce humaine par la « grève » des rapports conjugaux et le suicide? Quand bien même il serait démontré que l'écrasement du catharisme fut celui de la civilisation romaine — ce qui n'est pas, sauf pour Mistral! — la disparition de cette culture n'eût-elle pas mieux valu encore que celle de la race humaine ou, sans aller aussi loin, de la civilisation « tout court », au profit d'un nihilisme, d'un anarchisme où bientôt l'Europe entière aurait sombré »?

Voici, d'après Otto Rahn, la doctrine religieuse et morale des Cathares romans. Elle justifie pleinement la politique d'Innocent III. Rappelons aussi le grand rôle joué par saint Dominique à cette époque et terminons ces quelques lignes d'introduction par ce jugement de l'historien de l'Eglise, Fernand Mourret: « Les historiens ont émis des opinions très divergentes sur le caractère de la croisade entreprise contre les Albigeois. Il semble bien que ces divergences se trouveraient très atténuées, si l'on distinguait attentivement dans cette expédition trois périodes. Au début, le point de vue religieux prédomine: c'est l'hérésie qu'on veut avatte pour obéir au Pape. Puis, peu à peu, l'intérêt politique, la rivalité de race, se mêlent à la préoccupation religieuse. Finalement, cet intérêt politique devient prépondérant; la croisade se transforme en une guerre dynastique, qui profite surtout à la France et compromet les résultats obtenus en faveur de l'Eglise ».

## La doctrine religieuse et morale des Cathares romans

Pour pouvoir rétablir sans ambiguïté la doctrine philosophique et religieuse des Cathares romans, il nous faudrait nous aider de leur littérature, qui d'ailleurs était très riche. Mais elle a été détruite par l'Inquisition comme la « source impure d'une exécrable hérésie ». Pas un seul livre cathare n'est parvenu jusqu'à nous. Il ne nous est resté que les registres de l'Inquisition, qu'à vrai dire nous pouvons compléter à l'aide de doctrines apparentées, gnostique, manichéenne et priscillienne.

Les Cathares romans enseignaient ceci: Dieu est esprit! De toute éternité, il est l'Amour absolu, parfait en soi, immuable, éternel et juste. Rien de mauvais et rien de transitoire ne peut être en lui, ni venir de lui. En conséquence, ses œuvres ne peuvent être que parfaites, immuables, éternelles, justes et bonnes, donc aussi pures que la source d'où elles découlent.

Or, si l'on envisage ce bas monde, son imperfection, sa caducité, et son instabilité sont évidentes. La matière dont il est fait est périssable et cause de maux et de souffrances sans nombre. La matière renferme en elle le principe de la mort, à laquelle nulle créature ne saurait échapper.

De l'antinomie qui existe entre une matière imparfaite et un Dieu parfait, entre un monde plein de misère et un Dieu qui est lui-même amour, entre des êtres qui naissent simplement pour mourir et un Dieu qui est vie éternelle, ils tiraient cette conclusion que ce qui est parfait et ce qui ne l'est pas sont incompatibles. L'imparfait ne saurait émaner du parfait. La philosophie, en effet, ne pose-t-elle pas ce principe qu'entre cause et effet il faut qu'il y ait analogie? Si la cause est immuable, les effets doivent également l'être. Donc, le monde terrestre et les créatures terrestres ne peuvent avoir été créés par un être de nature contradictoire.

Si la création provient d'un Dieu bon, pourquoi ne l'a-t-il pas créée bonne comme lui-même? Ou, s'il a voulu la créer parfaite, et n'y a pas réussi, c'est qu'il n'est pas tout-puissant, ni parfait lui-même? S'il a pu la créer parfaite, mais ne l'a pas voulu, ce refus est inconciliable avec l'Amour parfait. Par conséquent, Dieu n'a pas créé le monde terrestre!

*Peut-appeler Dieu un malade  
Qui instaure un monde dans l'ardeur de la fièvre,  
Pour bientôt l'anéantir dans le frisson de cette même fièvre?  
Le destin du monde n'est-il que sa fièvre et son frisson?  
N'est-ce alors qu'un enfant de dieux, à qui ce monde  
Est échu, comme jouet multicolore,  
Et qui, tantôt s'en amuse, tantôt le met en pièces,  
Sans pouvoir autre chose que balbutier ses vœux?*

(LENAU, les Albigeois).

Dans ce monde, maints événements se produisent qui n'ont sans doute rien à voir avec une Providence divine et une volonté divine, car comment croire que Dieu permette tant de trouble et de désordre? Et comment croire que toutes les créatures qui n'ont d'autre utilité que de gêner et de tourmenter l'homme, proviennent d'un créateur plein de bonté pour les hommes? Comment attribuer à un pareil Dieu les inondations qui ravagent les champs et tuent les hommes, ou le feu qui détruit la cabane du pauvre et dont nos ennemis se servent pour nous exterminer, nous qui ne cherchons et ne voulons que la vérité? Ainsi parlaient les Cathares albigeois. Et comment un Dieu parfait aurait-il donné à l'homme un corps qui n'est là que pour mourir, après avoir été torturé par des souffrances de toute sorte?

Les Cathares voyaient dans la création visible trop d'inten-

ions, pour ne pas l'attribuer à une cause intelligible. Du principe de l'analogie entre cause et effet, ils déduisaient que de mauvais effets dérivent de mauvaises causes, et que le monde qui ne peut avoir été créé par un Dieu bon doit avoir pour créateur un principe mauvais. Ce système dualiste, que nous avons déjà trouvé dans le mazdéisme, le druidisme et la philosophie pythagoricienne, repose sur l'antinomie fondamentale qui sépare le Bien et le Mal.

L'opinion de l'Eglise, suivant laquelle le Mal est sans doute le contraire du Bien, mais n'a pas pour cela besoin d'être attribué à un principe spécial, puisqu'il n'est que négation ou absence du bien, les Cathares croyaient pouvoir la réfuter par le Nouveau Testament :

Quand le Tentateur dit au Christ : « Je te ferai don de tout cela, si tu te prosternes et m'adores », comment aurait-il pu lui offrir ce qui ne lui appartenait pas ? et comment, s'il n'en avait été le créateur, « tout cela » pouvait-il lui appartenir ? Quand le Christ parle de plantes que son Père n'a pas plantées au Ciel, cela prouve qu'elles ont été plantées par quelqu'un d'autre. Quand saint Jean l'Évangéliste parle des enfants de Dieu qui ne sont nés, ni de la chair ni de la volonté du sang, de qui alors sont nés les hommes, issus de la chair et du sang ? De qui sont-ils les enfants, sinon d'un autre créateur, sinon ceux du diable qui, d'après les paroles du Christ, est « leur père » ?

« Votre père, à vous, c'est le démon ! Dès le début, il est homicide et ne s'est pas tenu dans la vérité ; car la vérité n'est pas en lui. Il est un menteur et le père du mensonge. Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu ; aussi vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. »

(SAINT JEAN, VIII, 44, 47).

Tous les passages du Nouveau Testament où il est question du démon, de la lutte entre la chair et l'esprit, du vieil homme que l'on doit dépouiller, du monde plongé dans le péché et les ténèbres, leur prouvaient suffisamment le contraste qui existe entre Dieu, dont le royaume n'est pas de ce monde, et le prince de ce monde.

Le Royaume de Dieu est le monde invisible, absolument bon et parfait, le monde de la Lumière et de l'Éternité : la Cité éternelle.

Dieu est le « Créateur » de toutes choses, car créer signifie produire quelque chose qui n'existait pas antérieurement. Il a créé également la matière, qui n'existait pas auparavant. Il l'a créée du néant, mais seulement en tant que principe. Celui qui a « donné forme » à la Matière, Lucifer, lui-même créature de Dieu, fut ce principe.

*Qui est l'origine du monde ? Peux-tu résoudre la question ?  
Les esprits sont de Dieu, les corps sont du démon.*

(LENAU, *Les Albigeois*).

C'est Lucifer, que les Cathares albigeois appelaient aussi Lucibel, qui, croyaient-ils, a créé tout ce qui est visible, matériel et périssable. Non seulement il a créé l'ensemble des choses terrestres, mais il les gouverne et cherche à les conserver à lui.

Oui, mais l'Ancien Testament nous apprend que Jéhovah a créé le ciel, la terre et tout ce qu'elle renferme. C'est exact, disaient les Cathares ; il a même « créé » l'homme, l'homme et la femme.

Dans le Nouveau Testament, on lit « qu'il n'y a ici ni homme ni femme, car tous sont un dans le Christ Jésus » et que « Dieu veut tout réconcilier par Lui, sur la terre ou au ciel ». Mais Jéhovah a dit : « Et je veux mettre une inimitié entre toi et la femme. » Comment accorder cela ? Jéhovah maudit, Dieu bénit. Tous les « enfants de Dieu » de l'Ancien Testament ont péché, or on dit

dans le Nouveau Testament que « quiconque est né de Dieu ne pèche point ». N'y a-t-il pas là une contradiction ?

Les Cathares se référaient expressément aux passages de l'Ancien Testament où il est question des vengeances de Jéhovah et de sa colère. Ils étaient persuadés que Jéhovah, qui a envoyé le déluge, détruit Sodome et Gomorrhe et qui a répété si souvent qu'il voulait anéantir ses ennemis et châtier les méfaits des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération, n'était pas Dieu, et par conséquent pas l'Amour absolu.

Jéhovah a défendu à Adam de manger du fruit de l'arbre de la Connaissance. De deux choses l'une : ou il a su que l'homme en mangerait, ou il ne l'a pas su. S'il l'a su, il n'a fait que l'induire en tentation pour l'amener au péché et d'autant plus sûrement le perdre.

Les hérétiques albigeois invoquaient volontiers le septième chapitre de l'Épître aux Romains, où Paul qualifie la loi mosaïque de « loi de mort et de péché ». Loth a commis l'inceste avec ses filles, Abraham a menti et a commis l'adultère avec sa servante, David fut meurtrier et adultère, et les autres dont parle l'Ancien Testament ne valaient pas mieux, disaient les Cathares. La loi que Jéhovah fit annoncer aux Juifs par Moïse était d'inspiration satanique, et si elle contenait certaines bonnes choses, comme par exemple le septième commandement, c'était pour gagner au mal même quelques âmes bien placées.

Un Dieu qui s'est révélé à un homme, à Moïse dans le buisson ardent, ne saurait être « Dieu », car Dieu est esprit et ne se révèle pas à des hommes de chair dans la chair. Jéhovah n'est pas Dieu. Il est l'Antéchrist, Lucifer !

*Quand Lucifer disparut en enfer  
Avec sa troupe, l'homme naquit.*

(WOLFRAM D'ESCHENBACH.)

\* \* \*

Voici maintenant le revêtement mythologique sous lequel les Cathares représentaient la chute de Lucifer, la genèse de la terre et la naissance de l'homme telles qu'ils les concevaient :

Sept cieus, tous plus purs et brillants les uns que les autres, constituaient le Royaume de Dieu et des Esprits célestes. Chacun de ces cieus avait ses anges supérieurs spéciaux, dont les hymnes de louange montaient perpétuellement jusqu'au trône de Dieu, au septième ciel. Au-dessous des régions célestes, il y avait les autres éléments, immobiles et sans forme, bien que déjà séparés les uns des autres. Sous le ciel : l'air avec les nuages ; en dessous : l'océan qui roule ses flots sans limites ; plus bas encore : la terre, et, dans l'intérieur de la terre : le feu. Air, eau, terre et feu : les quatre éléments, à chacun desquels était préposé un ange.

Au-dessus des cohortes célestes, il y avait Lucifer ; car Dieu lui avait confié le gouvernement du ciel. D'un vol fier, il parcourait tout l'immense domaine du monde céleste, depuis l'abîme le plus profond jusqu'au trône de l'invisible Éternel. Mais sa situation privilégiée éveilla en lui des idées de rébellion ; il voulut s'égaliser à son créateur et maître. Il séduisit d'abord les quatre anges préposés aux éléments, puis un tiers des phalanges célestes. Alors Dieu le bannit du Royaume du Ciel. La lumière, qui avait été jusqu'alors douce et pure, lui fut enlevée et remplacée par une lueur rougeâtre semblable à celle du fer incandescent. Les anges séduits par Lucifer furent dépouillés de leurs couronnes et de leurs vêtements et chassés du ciel. Lucifer s'enfuit avec eux aux extrémités du firmament. Bourrelé de remords, il dit à Dieu : « Prends patience avec moi : je te restituerai tout. »

Et Dieu, ayant pitié de son fils chéri, lui permit pendant sept jours — et cela signifie sept siècles — de faire tout ce que bon lui semblerait. Alors, Lucifer installa sa résidence au firmament et

ordonna aux six autres anges qui l'avaient suivi de configurer la terre. Là-dessus, il prit sa couronne, brisée lors de son expulsion du royaume céleste, et d'une moitié il fit le soleil, de l'autre la lune. Des pierres précieuses, il fit les étoiles. La fange originelle lui servit à former les créatures terrestres : animaux et plantes.

L'ange préposé au troisième ciel et celui qui était préposé au deuxième désiraient avoir part à la puissance de Lucifer. Ils demandèrent donc à Dieu de les autoriser à descendre sur la terre, mais ils promirent de revenir bientôt. Dieu lut leur pensée et ne s'opposa pas à leur requête. Il voulait les punir de leur mensonge, mais il leur conseilla de ne pas s'endormir en route, sans quoi ils oublieraient le chemin du ciel. S'ils s'endormaient, il ne les rappellerait qu'au bout de sept mille ans. Les deux anges s'envolèrent. Mais Lucifer les plongea dans un profond sommeil et les enferma dans des corps qu'il avait formés de la fange originelle. Lorsque les deux anges s'éveillèrent, ils étaient des hommes : Adam et Eve.

Pour leur faire oublier le ciel, Lucifer créa le Paradis terrestre, mais il décida de les jouer au moyen d'une nouvelle ruse, car il voulait les induire à pécher, pour faire d'eux éternellement ses esclaves. En les introduisant dans le Paradis, il leur défendit — afin d'aiguïser leur curiosité — de manger du fruit de l'arbre de la Connaissance. Puis il se métamorphosa en serpent et se mit à suborner Eve. Puis Eve entraîna Adam au péché.

Lucifer savait bien que Dieu aussi aurait défendu au premier couple de manger du fruit fatal, car comment Dieu aurait-il pu souhaiter un accroissement de la nature de Lucifer? Il fit comme s'il interdisait, de lui-même, la consommation du fruit défendu. Mais il n'agit ainsi que pour pouvoir plus sûrement triompher.

La pomme de l'arbre de la Science était pour les Cathares le symbole du péché originel : union sexuelle de l'homme et de la femme. Mais Adam et Eve commirent, avec le péché de chair, celui de désobéissance. Le péché contre la chair cependant était et resta le plus grave, car il fut commis de plein gré et représentait une révolte consciente de l'âme contre Dieu.

Pour l'accroissement du genre humain, Lucifer avait besoin de nouvelles âmes. Dans les nouveaux corps engendrés par Adam et Eve, Lucifer enferma de la même manière que précédemment tous les anges qui avaient quitté avec lui les régions célestes.

Et ensuite, avec le meurtre fratricide commis par Caïn, la mort fit son entrée au monde!

Au bout de quelque temps, Dieu fut pris de compassion pour les anges déchus exilés du ciel et devenus hommes. Il résolut de se révéler à eux et fit descendre sur terre sa créature la plus parfaite, le Christ, le premier des anges, qui prit un corps d'apparence humaine. Le Christ vint sur la terre pour montrer aux anges déchus comment ils pouvaient revenir au Ciel, vers l'éternel Royaume de la Lumière.

« Je suis venu en ce monde comme la lumière, afin que quiconque croit en moi ne reste pas dans les ténèbres. Croyez en la lumière, tant qu'elle est parmi vous, afin d'être des enfants de la lumière. »

(SAINT JEAN, XII, 36, 46.)

Le Christ ne devint pas homme, ne devint pas créature, mais simplement semblable à un homme. Il paraissait seulement manger, boire, enseigner, souffrir et mourir. Il ne montra aux hommes qu'une sorte d'ombre de son propre corps. C'est pourquoi il fut à même de marcher sur les eaux et de se transfigurer au Thabor, où il révéla à ses disciples la véritable substance de son « corps ». Après la chute de Lucifer, Jésus-Christ fut le premier des anges, et c'est uniquement pour cela qu'il s'appelle le Fils de Dieu. Quand Jésus a dit qu'il n'était pas de ce monde, mais d'en haut, les Cathares appliquaient ce passage du Nouveau Testament non

seulement à la nature spirituelle du Sauveur, mais également à son corps. C'est avec ce corps éthéré que le Christ éternel est entré dans le corps de Marie et même, en tant que Verbe de Dieu, par l'oreille. Il l'a quittée aussi pur qu'il est entré en elle, et sans avoir pris d'elle quoi que ce soit de matériel. Voilà la raison pour laquelle il ne l'a jamais appelée : Mère, et pour laquelle il lui a dit : « Femme, qu'ai-je à faire avec vous? »

Les Cathares n'admettaient pas la réalité des miracles de Jésus. Comment eût-il été capable de guérir les souffrances du corps, lui qui considérait ce corps comme un obstacle à la rédemption de l'âme? Quand il guérissait des aveugles, il guérissait des hommes qui étaient aveugles devant le péché et il leur donnait la vision de la vérité. Le pain qu'il fit distribuer aux cinq mille, c'est son Verbe qui donne la vie véritable, le Pain de l'âme. La tempête qu'il a apaisée, c'est la tempête des passions que fouette Lucifer. Il convient d'appliquer ici la parole du Christ, que la lettre tue, mais que l'esprit vivifie.

Parce que le corps du Christ n'était pas de nature terrestre, sa crucifixion n'a été qu'apparente, et c'est la seule raison qui a rendu son Ascension possible. Une Ascension avec un corps de chair et d'os semblait aux Cathares absurde. Un corps humain ne peut aller au ciel, un être éternel ne peut pas mourir. Pour les hérétiques romains, la Passion du Christ ne représentait que le mythe grandiose du « Sacrifice d'amour » qui divinise.

*Le Christ intégral n'est pas apparu sur terre,  
Son image humaine et divine doit encore être complétée.  
Un jour le salut du monde, la Rédemption s'achèvera,  
Quand Dieu et homme se pénétreront, vivants, dans l'esprit.  
Quand bien même l'image de Jésus, reflet de nos sens,  
Chancellorait et s'effacerait dans le torrent incessant du temps,  
Quand bien même tout témoignage de Jésus disparaîtrait,  
Le Dieu-Homme est le centre, le cœur lumineux de tous les mondes.*

(LENAU, *Les Albigeois*).

\* \* \*

Le Catharisme roman voulait être à la fois une philosophie, une religion, une métaphysique et un culte. Comme philosophie, il est le résultat d'une spéculation sur les relations entre Dieu et le monde, entre le Bien et le Mal. Mais de ce système, les troubadours cathares firent une véritable mythologie.

Selon le système dualiste des Albigeois, l'antinomie entre Bien et Mal n'est pas éternelle. Il y aura un Jugement Dernier, lors duquel la victoire de Dieu sur Lucifer, de l'esprit sur la matière, se consommera. Alors, Lucibel, fera, repentant comme le fils prodigue, retour à son Créateur et Père. Toutes les âmes humaines redeviendront des anges, la situation sera donc rétablie telle qu'elle était avant la chute des anges. Comme le Royaume de Dieu est éternel, cette béatitude sera éternelle. Comme toutes les âmes rentreront en Dieu, il n'y a pas de damnation éternelle; celle-ci serait d'ailleurs inconciliable avec l'Amour absolu de Dieu.

Nous voyons donc que le dualisme cathare se rattachait aux mystères métaphysiques et religieux du Pythagorisme, de l'Orphisme et du Mazdéisme. Et pourtant, les hérétiques cathares assuraient en toute occasion qu'ils étaient des chrétiens. Ils l'étaient aussi, puisqu'ils suivaient le plus haut commandement du Christ :

« Je vous ordonne de vous aimer les uns les autres. Chacun reconnaîtra que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. »

(SAINT-JEAN, XV, 17; XIII, 35.)

L'abîme qui séparait le catharisme du christianisme de Rome, de Wittenberg et de Genève était, à vrai dire, considérable, car, sans être expressément dithéiste, il n'était cependant pas mono-

théiste. De l'Écriture Sainte, il rejetait, nous l'avons vu, l'Ancien Testament par principe, et Jésus-Christ n'était pas le Jésus juif de Nazareth et de Bethléem, mais le héros d'une mythologie et transfiguré par une auréole divine.

La morale cathare, quelque pure et stricte qu'elle ait été, n'était pas non plus celle du christianisme, car celui-ci ne demande aucunement la mortification de tout ce qui est corporel, le mépris de la création terrestre et la dissolution de tous les liens mondains. Les Cathares voulaient, à l'aide de l'imagination et de la volonté, atteindre sur terre une perfection universelle, et, par crainte de se perdre dans le matérialisme de l'Église romaine, spiritualisaient tout : la religion, le culte et la vie.

Il n'en est que plus surprenant que cette doctrine, sans doute la plus tolérante et la plus intolérante des doctrines chrétiennes, se soit répandue avec une puissance presque sans exemple. La raison principale en fut sans doute la vie de pureté et de piété exemplaires que menaient les Cathares, en contraste visible avec le genre de vie du clergé orthodoxe. Si le Catharisme se propagea surtout dans la France du Sud, cela tenait d'abord au caractère autochtone du catharisme roman, les Romains sentant plus proches d'eux les mythes et allégories des Purs, que les prédications de prêtres orthodoxes souvent ignares et très souvent indignes.

\* \* \*

Dégageons la doctrine cathare de tous ses accessoires mythologiques : que reste-t-il ? Il reste la fameuse décomposition en quatre, chez Kant :

Premièrement : Coexistence chez l'homme du bon et du mauvais principe.

Deuxièmement : Lutte entre le bon et le mauvais principe pour la prédominance sur l'homme.

Troisièmement : Victoire du Bien sur le Mal, commencement du Royaume de Dieu.

Quatrièmement : Différenciation du vrai et du faux sous la direction du principe bon.

Nous voyons donc qu'en pays roman, poésie et philosophie constituaient vraiment un tout indissoluble.

L'Église d'Amour (Minne) romane se composait de parfaits (*perfecti*) et de fidèles (*credentes* ou *imperfecti*). Les fidèles n'étaient pas astreints aux règles sévères d'après lesquelles vivaient les Parfaits, en leur qualité de « Purs ». Le nombre de ceux-ci était d'ailleurs extraordinairement restreint. A l'époque la plus florissante, il n'a pas dépassé 6 à 700. D'autant plus nombreux, en revanche, étaient les *credentes*, que l'on désignait aussi simplement sous l'appellation de « chrétiens ». Ajoutés aux Vaudois, ils se trouvaient être beaucoup plus nombreux que les orthodoxes. Les *imperfecti* pouvaient agir comme bon leur semblait, se marier, faire des affaires, des lieder d'amour, la guerre, en un mot vivre comme on vivait à ce moment-là en Romanie. Le nom de Cathare était, en réalité, réservé à ceux qui, après un temps de préparation strictement délimité et par une fonction sacramentaire (le *consolamentum*, consolation), dont nous parlerons plus tard, avaient été initiés aux mystères ésotériques de l'Église d'Amour.

Comme les Druides, les Cathares vivaient dans les forêts et les grottes et c'est là, presque exclusivement, qu'ils exerçaient les cérémonies de leur culte. Une table recouverte d'une nappe blanche servait d'autel. Y était posé le Nouveau Testament en langue provençale, ouvert au premier chapitre de l'Évangile selon saint Jean : « Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. »

Le service divin était pareillement très simple (1). Il débutait par le commentaire d'un passage du Nouveau Testament. Venait ensuite la *bénédition*. Les fidèles présents à l'office joignaient les mains, s'agenouillaient, se prosternaient trois fois en disant aux Parfaits :

« Bénissez-nous. »

La troisième fois, ils ajoutaient :

« Priez Dieu pour nous pécheurs, afin qu'il nous rende bons chrétiens et nous conduise à une bonne fin. »

Les Parfaits levaient chaque fois les mains en bénissant et répondaient :

« *Diaus vos benesiga.* » « Que Dieu vous bénisse ! Veuille Dieu faire de vous de bons chrétiens et vous conduire à une bonne fin ! »

En Allemagne, où il y avait également des Cathares, les fidèles imploraient la bénédiction en prose rimée :

*Nimmer müsse ich ersterben, ich müsse um euch erwerben, dass mein end gut werde.* (Je ne voudrais pour rien au monde mourir sans avoir obtenu de vous que ma fin soit bonne.)

Les Parfaits leur répondaient :

« Et que tu deviennes un homme bon. » (*Und werdest ein gut mann.*)

Après la bénédiction, tous les assistants disaient le Notre Père, la seule prière admise par l'Église d'Amour. Seulement, au lieu de : « et donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour », ils disaient : « et donne-nous chaque jour notre pain supra-terrestre », le pain terrestre ne leur paraissant pas mériter une prière. Bien qu'ils exprimassent leur prière pour un pain supra-terrestre en conformité avec la Vulgate romaine, qui dit dans St. Mathieu, chapitre VI, verset II : *Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie*, Rome leur reprocha d'avoir falsifié ce passage.

Avant chaque repas, auquel un *perfectus* était présent, avait lieu la fraction solennelle du pain. Au moment de s'asseoir à table, on disait le Notre Père, on demandait et recevait du Cathare la bénédiction. Après quoi celui-ci et, lorsqu'ils étaient plusieurs, le plus âgé d'entre eux, prenait le pain, le bénissait et le distribuait avec ces paroles :

« Que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous tous. »

Ces « agapes », qui rappelaient les premiers temps du christianisme, symbolisaient, dans leur intention, non pas, comme chez les chrétiens, la participation béate à des grâces, fruits d'un sacrement, mais la communauté spirituelle entre Parfaits et fidèles de l'Église d'Amour. Aux époques de persécution, lorsque les Cathares étaient obligés de se cacher et quand ils n'étaient pas en mesure de visiter régulièrement les croyants, ils faisaient porter par des passagers le pain béni dans les villes et les villages.

Le Catharisme n'acceptait pas l'Eucharistie des catholiques romains. Il ne croyait pas que le pain matériel subit, du fait de la consécration, une métamorphose surnaturelle, ni par conséquent qu'il puisse devenir le Corps du Christ, lequel était éthéré et de radieuse apparence. L'Église repoussa et maudit cette conception hérétique, bien qu'elle n'eût pas encore, elle-même, érigée en dogme la doctrine de la transsubstantiation. Les Cathares admettaient bien la parole du Seigneur : « Quiconque mange ma chair et boit mon sang aura la Vie éternelle », mais ils ajoutaient que « l'esprit vivifie, la chair ne sert de rien, et ses paroles sont esprit et vie. » Le pain céleste, qui apporte la vie éternelle, n'est pas le pain des Parfaits, mais le Verbe de Dieu. Le corps du Christ n'est ni sur l'autel, ni entre les mains du prêtre. Il est la communauté de ceux qui cultivent la Minne suprême : l'Église d'Amour.

\* \* \*

(1) Il faut reconnaître, avec Guiraud (*Cartulaire de Prouille*, t. I, p. CLXXX) que le sacramentaire Cathare reproduit sans modifications la liturgie du christianisme primitif.

Elle aussi, l'ère du Christ, que Dieu nous voile,  
 Passera, la Nouvelle Alliance sera rompue;  
 Alors nous concevrons Dieu comme l'Esprit,  
 L'Esprit est Dieu! ce cri puissant retentira  
 Comme un tonnerre de joie à travers la nuit de printemps.

(LENAU, *Les Albigeois*.)

Aux quatorzième et quinzième chapitres de l'Évangile selon Saint Jean, Jésus promet à ses disciples qu'il priera son Père de leur envoyer un autre « auxiliaire » (en grec : *parakletos*), en provençal : *conort-consolateur*; également traduit chez Luther par : *consolateur*; l'Esprit de Vérité que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas ni ne le reconnaît pas.

A côté de Nadal (Noël), Pascos (Pâques) et Pentecosta (Pentecôte), la fête principale des Cathares était la *Manisola* (1), la fête du Paraclet (la *Mani* hindoue, l'Idée platonicienne, la *Mens* latine (2)).

Un symbole de l'Esprit, qui est Dieu-symbole emprunté par les Cathares au bouddhisme — c'était la *Mani*, pierre précieuse fulgurante qui éclaire le monde et fait oublier tout désir terrestre. La *Mani* est l'emblème de la Loi bouddhique, qui dissipe, la nuit de l'erreur. Au Népal et au Thibet, elle est considérée comme le symbole de la *dhyani bodhisattva Avalokitevara* ou *Padmapani*, l'amour du prochain. La mythologie hindoue connaît une « table aux aumônes » qui se couvre sans cesse de victuailles, et une pierre merveilleuse, la *Tschinta-Mani*, qui éclaire jour et nuit, tout en faisant pleuvoir pour quiconque mets et boissons. Avec Wolfram d'Eschenbach, nous avons le droit d'affirmer :

Et cette pierre

Elle aussi, s'appelait le Graal!

Au commencement était Dieu, l'Éternel, l'Insondable qui a mille noms et qui est pourtant celui qu'il est : Dieu!

Au commencement était, près de Dieu, le Verbe, Logos. Son Père est Dieu, sa Mère est l'Esprit, qui est en Dieu. Le Verbe est Dieu.

Au commencement était aussi l'Esprit. Il est l'Amour avec lequel Dieu a émis le Verbe, qui est devenu Vie et Lumière. L'Esprit est Amour. L'Esprit est Dieu. L'Amour est Dieu. L'Amour est plus brillant que le soleil et plus étincelant que la pierre la plus précieuse...

Quant au mystère de la *Manisola* cathare, nous ne le connaissons pas. Les tortionnaires de l'Inquisition n'ont pas réussi à arracher aux Cathares leur science, de l'Amour consolateur, la *Minne* suprême. Le secret a été enseveli avec les derniers hérétiques dans les cavernes d'Ornolac!

Les registres de l'Inquisition ne nous parlent que du *Consolamentum Spiritus Sancti* (la consolation qu'apporte l'Esprit Saint), la fonction sacramentaire la plus solennelle du catharisme exotérique. Les « croyants » y pouvaient assister. Des croyants en ont parlé à la torture.

\* \* \*

Les Cathares rejetaient le baptême de l'eau et le remplaçaient par un baptême de l'Esprit, le *Consolamentum*. A leur avis, l'eau ne pouvait exercer aucune action expiatoire ou divinisatrice, l'eau étant matière. Ils se refusaient à croire que Dieu fit usage d'une création de son adversaire pour soustraire par elle les âmes au joug de Satan. Ils disaient : un homme qui doit être baptisé a fait pénitence, ou non. Alors, à quoi sert, dans le premier cas,

le baptême, puisque cet homme est déjà justifié par l'affirmation de sa foi et sa pénitence? Dans le second cas, le baptême est inutile, ne serait-ce que parce qu'il n'a été ni souhaité, ni mérité. Sans compter que saint Jean-Baptiste a dit qu'il avait baptisé dans l'eau, mais que le Christ baptiserait dans le Saint-Esprit.

Le *Consolamentum* était le but auquel aspiraient et tendaient tous les Fidèles de l'Eglise d'Amour. Il devait leur procurer une bonne fin et sauver leur âme (1). Quand un fidèle mourait sans avoir reçu le *Consolamentum*, ils croyaient que son âme émigrerait dans un nouveau corps; celle des grands pécheurs même dans le corps d'un animal, jusqu'au moment où plus tard, dans une vie ultérieure quelconque, il aurait expié ses péchés et se serait rendu digne du *Consolamentum*, pour ensuite d'étoile en étoile s'approcher du Trône de Dieu. C'est pourquoi le *Consolamentum* était célébré avec une solennité qui contrastait singulièrement avec la simplicité du culte cathare.

Lorsque le néophyte avait subi une longue et difficile période d'épreuve préparatoire, on l'amenait à l'endroit où il devait recevoir le *Consolamentum*. Le plus souvent, c'était une caverne des Pyrénées ou de la Montagne-Noire. De nombreuses torches étaient accrochées le long des parois. Au milieu de la salle se dressait « l'autel », sur lequel était ouvert le Nouveau Testament. Avant le début de la cérémonie, tous, Parfaits et croyants, se lavaient les mains pour que nulle impureté ne vint profaner la sainteté du lieu. Tous les assistants se groupaient en cercle dans le silence le plus strict. Le néophyte était au milieu du cercle, à peu de distance de l'autel. Le *perfectus* qui officiait en qualité de prêtre ouvrait la fonction sacramentelle en rappelant au fidèle à confirmer dans la foi les doctrines cathares et en l'avertissant des vœux à prononcer, voire en temps de persécution, des dangers éventuels à courir.

Si le récipiendaire était marié, on demandait à sa femme si elle était prête à rompre le lien conjugal et à faire don de son mari à Dieu et à l'Évangile. Si c'était une femme qui recevait le *Consolamentum*, la même question était posée à son mari.

Puis, le prêtre demandait au fidèle :

« Frère, veux-tu embrasser notre foi? »

« Oui, messire. »

Alors le néophyte s'agenouillait, touchait de ses mains la terre et disait :

« Bénissez-moi. »

« Dieu te bénisse! »

Cela par trois fois, à chaque reprise, le fidèle se rapprochait davantage du prêtre; à la troisième, il ajoutait :

« Messire, priez Dieu qu'il me conduise à une bonne fin. »

« Que Dieu te bénisse, fasse de toi un bon chrétien et te conduise à une bonne fin. »

Venait ensuite l'engagement solennel de la part du nouveau frère :

« Je promets, disait-il toujours à genoux, de me consacrer à Dieu et son Évangile, de ne jamais mentir ni jurer, de n'avoir jamais contact avec une femme, de ne tuer aucun animal, de ne pas manger de viande et de ne vivre que de fruits. Je promets en outre de ne jamais faire route, habiter ou manger sans un de mes frères, et au cas où je tomberais aux mains de nos ennemis où me trouverais séparé de mon frère, de m'abstenir trois jours durant de toute nourriture. Je promets encore de ne jamais trahir ma foi, quelle que soit la mort dont on me menace. »

Il demandait encore, par trois fois, la bénédiction, pendant que

(1) Consolation par la *Minne* suprême.  
 (2) La *Mani*, principe fécondant, qui donne l'amour du prochain et dispense la *Manné* céleste, était adorée à Ephèse sous l'aspect de Diane, en Phrygie sous l'aspect de Cybèle, en Babylonie sous le nom d'Ishtar.

(1) Le *Consolamentum* avait donc un but analogue à celui des mystères orphiques.

toute l'assistance tombait à genoux. Puis, le prêtre allait à lui, lui donnait la Bible à baiser et la lui posait sur la tête. Alors, tous les Parfaits s'avançaient vers lui. Les uns mettaient leur main droite sur sa tête, les autres sur son épaule. Et toute l'assemblée prononçait :

« Prions le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Puis le prêtre qui officiait suppliait Dieu de daigner faire descendre sur le nouveau frère le saint et consolant Esprit. L'assemblée disait le *Pater* et le prêtre lisait les dix-sept premiers versets de l'Évangile selon saint Jean. On ceignait le frère « consolé » d'une corde tressée qu'il devait dorénavant porter sans cesse et qu'on appelait son « vêtement » symbolique (1).

Enfin les Parfaits donnaient au nouveau Pur le baiser de paix. Celui-ci le rendait à son voisin le plus proche, qui de son côté le propageait à la ronde. Si le *Consolamentum* était conféré à une croyante, le prêtre lui touchait l'épaule avec la Bible et lui donnait le bras. La Cathare donnait, sous cette forme symbolique, le baiser de paix à son voisin, et ainsi de suite.

\* \* \*

Le néophyte devait ensuite faire retraite dans la solitude et pendant quarante jours vivre uniquement de pain et d'eau; et pourtant, il avait derrière lui une période de jeûne non moins longue et non moins sévère. On appelait *Endura* ce jeûne avant et après la réception du *Consolamentum*.

Quand la « Consolation » était conférée à des fidèles en instance de mort, deux Cathares, accompagnés de quelques croyants, se rendaient dans la chambre mortuaire. L'aîné demandait au malade, s'il voulait se consacrer à Dieu et à l'Évangile. Après quoi la cérémonie traditionnelle se déroulait, avec cette différence qu'on plaçait un drap blanc sur la poitrine du néophyte et qu'un des deux Cathares se plaçait à son chevet, et l'autre à ses pieds.

Il arrivait fréquemment que les Cathares, après la réception du *Consolamentum* et pendant l'*Endura*, se donnassent volontairement la mort. Leur doctrine permettait, comme celle des Druides, le suicide; toutefois elle exigeait qu'on mit fin à sa vie, non par lassitude de vivre, par peur ou par douleur, mais dans un état de parfait détachement de la matière.

Cette sorte d'*Endura* était permise quand elle était effectuée dans une vision momentanée et mystique de la Beauté et de la Bonté divines. Celui qui se tuait par peur, par chagrin ou dégoût de la vie devait, selon la doctrine cathare, continuer à traîner son âme dans le même état de peur, de douleur, de lassitude. Les hérétiques professant que la seule vie réelle était celle d'après la mort, enseignaient qu'on n'avait pas le droit de mettre fin à ses jours que si c'était pour « vivre ».

Du jeûne au suicide il n'y a qu'un pas. Le jeûne demande du courage, le dernier acte d'anéantissement de la chair demande de l'héroïsme. L'enchaînement n'est nullement aussi cruel qu'il semble l'être.

Regardons le masque mortuaire de l'*Inconnue de la Seine*. Où y lit-on la peur de la mort, ou la terreur du Purgatoire et de l'Enfer, du Jugement Dernier et de la vengeance divine? Bonne chrétienne, elle ne l'était pas, car le dogme chrétien proscrit le suicide. Rongée par le chagrin, elle ne l'était pas non plus, car ce n'est pas là l'aspect d'une femme rongée par le chagrin. Elle était un jeune être humain, que l'au-delà attirait plus que l'au-

delà, et qui a poussé l'héroïsme jusqu'à tuer son corps pour pouvoir n'être plus qu'une âme. Son corps est mort dans l'eau sale de la Seine, son bienheureux sourire vit.

La mort de Faust a été, au fond, une mort volontaire. S'il n'avait pas, en disant à l'Instant : « Demeure donc, tu es si beau ! » rompu son pacte avec Méphistophélès, rien ne se serait opposé à ce qu'il continuât de vivre sur terre. Ce fait implique une profonde leçon : le suicide ne peut s'effectuer qu'en un moment de joie suprême — plus haute est la joie, moins elle est terrestre — un moment où l'on a dépouillé, en toute tranquillité d'âme, le chagrin et le mensonge, souverains de ce monde et où l'on peut se dire : « Ce n'est pas en vain que j'ai vécu. »

Que signifie « ne pas vivre en vain » d'après la doctrine hérétique? D'abord : aimer son prochain comme soi-même, c'est-à-dire ne pas laisser souffrir son frère dès qu'on a la possibilité de lui porter aide et consolation. En second lieu : ne pas faire mal à son prochain et, avant tout, ne pas le tuer. Troisièmement : se spiritualiser, donc se diviniser de telle sorte dans la vie qu'à l'heure de la mort le corps quitte ce monde sans le regretter. Sinon l'âme ne connaît pas le repos. Si l'on n'a pas vécu en vain, humainement parlant, si l'on n'a fait que le bien et qu'on est soi-même devenu bon, alors, disaient les Cathares, on a le droit de faire, parce que l'on est « parfait », le pas décisif.

Ils effectuaient l'*Endura* toujours à deux. Ce frère, aux côtés duquel le Cathare avait passé, dans la plus idéale amitié, des années d'efforts continus et de spiritualisation intensive, il voulait, de concert avec lui dans l'autre vie encore, la vraie vie, goûter en sa compagnie les beautés entr'aperçues de l'au-delà et la révélation des lois divines qui meuvent les mondes.

Il y avait encore une raison pour le suicide des Cathares à deux. Se voir obligé de quitter son frère, c'était douloureux. Lorsqu'on meurt, il ne faut pas que l'âme éprouve aucune douleur; sans quoi elle continue de souffrir cette douleur dans l'au-delà. Quand on aime son prochain comme soi-même, on n'a pas le droit d'infliger même à son prochain la douleur d'une séparation. Il faut expier, dans l'au-delà, la douleur qu'on inflige à autrui : en ce cas, la divinisation d'étoile en étoile (de degré en degré sur la montagne de la Purification, comme dit Dante) se trouve retardée en telle manière que, tout en étreignant la Divinité, on n'en ressent que plus cruellement d'être séparé d'elle.

Cinq genres de mort volontaire avaient les préférences des Cathares : ils s'empoisonnaient, ils se laissaient mourir de faim, ils s'ouvraient les veines du poignet, ils se jetaient dans un précipice ou bien, en hiver, ils s'étendaient après un bain très chaud sur un dallage glacial pour prendre une congestion pulmonaire. Chez eux, cette maladie était toujours mortelle. Le meilleur médecin ne saurait sauver des malades qui veulent mourir.

Un Cathare avait toujours devant les yeux la mort sur l'échafaud et considérait ce monde comme un enfer. Et comme, après avoir reçu le *Consolamentum*, il était, de toute façon, mort à ce monde, il pouvait fort bien se « laisser mourir », comme on disait alors, afin d'échapper à cet enfer et aux bûchers qui s'y allumaient pour lui.

Ceux qui avaient reçu le *Consolamentum* étaient désormais « Parfaits ». Eux seuls, comme nous l'avons vu, avaient droit au nom de « Cathares ». On les appelait aussi « les Bons hommes », les « Tisserands » ou les « Consolateurs ». Leur vie solitaire était monotone et stricte, et n'était interrompue que lorsqu'ils se mettaient en route pour prêcher à travers le pays, recevoir le serment des fidèles et donner le *Consolamentum* à ceux qui le demandaient et en étaient dignes. Ils s'interdisaient toute possession de biens matériels et ne s'appartenaient plus eux-mêmes, s'étant voués, corps et âme, à l'Église d'Amour. Les biens et donations

(1) Rapprocher ce vêtement hérétique du vêtement sacré chez les Zends et les Brahmanes, rite dont l'origine remonte sans doute à une époque antérieure à la dispersion des peuples qui composaient la famille aryenne. Cf. Léa, *Inquisition*, t. I, p. 101.

qu'elle recevait, celle-ci les administrait et les employait au service de la charité. La vie des Cathares était une suite de privations et de renoncements. Ils ne renonçaient pas seulement à tous les liens de la famille et de l'amitié; ils étaient aussi astreints, trois fois l'an, à quarante jours de jeûne et au pain et à l'eau trois jours par semaine.

« Nous menons, diront-ils une fois, une vie dure et instable. Nous fuyons de ville en ville, comme des brebis au milieu des loups, nous souffrons persécution comme les Apôtres et les martyrs, et pourtant nous ne demandons qu'à vivre une vie de piété, de rigueur et d'abstinence, qu'à prier et à travailler. Mais tout cela nous importe peu, car nous ne sommes plus de ce monde. »

« Celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle. »

(Saint JEAN, XII, 25.)

Il leur était défendu de tuer, même un vermisseau. La doctrine cathare de la migration des âmes le leur interdisait. Aussi n'avaient-ils jamais le droit de prendre part à aucune guerre. Quand l'ère des persécutions s'ouvrit pour la Romanie, on les vit, la nuit, errer sur les champs de bataille, mais pour soigner les blessés et donner aux mourants le *Consolamentum*. Ils étaient également bons médecins et ils avaient la réputation d'astrologues infailibles. Les Inquisiteurs prétendirent même qu'ils avaient le pouvoir de diriger les vents à leur gré, d'apaiser les flots et de chasser les orages.

Les Cathares s'habillaient de longs vêtements noirs, symbole du deuil de leur âme, condamnée au séjour infernal de ce bas monde; ils coiffaient leur tête d'une tiare persane, qui ressemblait à la large *barreta* des Basques actuels, et ils portaient sur la poitrine un rouleau de cuir qui renfermait l'Évangile selon saint Jean. A l'inverse des moines barbus et tonsurés, ils ne portaient pas de barbe et laissaient descendre leurs cheveux jusque sur les épaules (1).

OTTO RAHN.

(Traduit de l'allemand par Robert Pitron.)

## Le Souvenir d'Héloïse<sup>(2)</sup>

L'histoire vraie d'Héloïse et d'Abélard fut à ce point dramatique que la littérature et la légende ne purent en rien l'embellir. Dans le Paris universitaire et bourgeois du XII<sup>e</sup> siècle, ce fut le grand scandale, puis le grand sujet d'édification.

Trois cents ans plus tard, François Villon y faisait allusion dans des vers que de prudes pédagogues changèrent peu ou prou pour les éditions *ad usum Delphini*.

Les deux amants restèrent célèbres à travers les âges, tantôt comme les modèles de la constance dans l'amour, tantôt comme les pécheurs qu'un destin à la fois miséricordieux et cruel racheta. Pourtant, leur histoire est avant tout celle d'Héloïse : l'histoire d'une âme et d'une vie féminines. Et combien singulière! Et combien poignante!

(1) La traduction française du livre de M. Otto RAHN paraîtra chez Stock, à Paris.

(2) *Héloïse, l'amante et l'abbesse*, par Emile BAUMANN. Éditions Albin-Michel.

Elle restait à écrire de ce point de vue qui est celui de la psychologie autant que de l'histoire. M. Emile Baumann s'y est employé avec un talent dont il est superflu de rappeler les aspects heureux. Il a compris le privilège de pouvoir se pencher sur le mystère d'un cœur meurtri et d'en faire une méditation, voire un poème.

Mais pour mieux comprendre, tout en révéralant davantage les secrets jugements d'un Dieu qui n'a que faire des nôtres, il faut peut-être en venir à l'épisode qui commandera les autres : à la rencontre d'Héloïse et d'Abélard. Telle que l'évoque, avec art, poésie et délicatesse, M. Emile Baumann, on songe qu'elle eût tenté le pinceau du Rossetti de *Dante et Béatrice*. Héloïse a tout juste l'âge de la vierge florentine : dix-sept ans.

On la nomme la docte Héloïse, parce qu'elle est réputée dans les milieux intellectuels et universitaires comme l'une des jeunes filles les plus savantes de son temps. Elle a le renom d'écrire en latin comme Boèce et de lire dans le texte l'*Organon* d'Aristote. On dit aussi qu'elle sait, de mémoire, des pages entières de Sénèque et qu'elle entend l'hébreu. En vérité, nos modernes diplômées, avec leurs prétentions et leurs peaux d'âne, eussent fait, auprès des écolières parisiennes du XII<sup>e</sup> siècle, piètre figure. Et le féminisme nous fait rire, qui croit volontiers que les femmes doivent à ses récentes revendications leur évolution intellectuelle. Mais Héloïse est trop jeune pour n'être pas un tantet orgueilleuse de sa science. Elle est mûre cependant pour en faire, comme toute femme, de l'amour.

L'occasion se présentera sous les traits d'un philosophe qui tient école et enthousiasme le monde étudiant par ses thèses hardies et l'indépendance de son esprit. Héloïse, dont le savoir est bien féminin en ce sens qu'il est surtout fait d'admiration, ne demande qu'à mettre un nom sur des idées et son cœur à la remorque des syllogismes. Un jour, elle assiste à une leçon du très fameux Abélard. Son visage, autant que son verbe, est séduisant. Il est lui-même à un tournant de sa vie. Ses théories, l'adulation des autres ne l'empêchent plus d'entendre intérieurement d'autres voix. Il les écouterait avec complaisance s'il ne croyait à une sorte de prédestination sentimentale, à la révélation d'un être d'exception. Justement, Héloïse semble avoir les qualités de l'unique. Après la leçon, la jeune disciple est présentée au maître. Et c'est l'éblouissement réciproque.

M. Baumann nous conte à merveille comment les amoureux, pour se retrouver, dupèrent le chanoine Fulbert sous le toit duquel vivait sa nièce Héloïse. Il parle de fabliau; et c'est bien cela. On est tenté de rire du gros homme avare et vaniteux qui, flatté de donner pension au célèbre professeur, introduit le loup dans la bergerie et, allant jusqu'à lui confier la formation de ses brebis, se laisse prendre à une feinte sévérité.

Mais la farce est bientôt dépassée par la tragédie. L'amour, dont il semble bien qu'Abélard ne connaisse encore que la passion satisfaite et Héloïse les premiers enivremments, ne tarde pas à prendre conscience de sa profondeur et de sa réserve de tendresse au premier contact avec les contrariétés et les médisances. La rumeur instruit le chanoine Fulbert de ce qui se passe dans sa maison. C'est la séparation forcée des deux amants, leurs rencontres furtives et ces mille difficultés qui exaspèrent les sentiments en les enrichissant.

Un autre devoir bientôt les enchaîne : Héloïse doit fuir dans le fond de la Bretagne, chez une sœur de Pierre Abélard qui recueillera leur enfant. Abélard offre à l'oncle, devenu furieux par cet enlèvement, d'épouser secrètement sa nièce. Mais, soit qu'elle ne croie guère qu'une telle réparation puisse apaiser les haines cachées de Fulbert, soit qu'elle ait gardé d'une vaniteuse et trop païenne érudition des préventions contre les humbles travaux auxquels une mère et une épouse sont astreintes, Héloïse répugne à entrer

dans la condition du mariage. Elle représente à Pierre que des servitudes nouvelles et prosaïques, en contrariant ses préoccupations de philosophe, le laisseront peut-être d'aimer.

Cette rhétorique amoral, que M. Emile Baumann met sur le compte du pédantisme, semble surtout du romanesque féminin. Héloïse, pourtant, se résigne à suivre la volonté de celui qu'elle aime. Elle l'épouse et accepte, sans autrement accuser l'indiscutable lâcheté de son mari, que leur union demeure cachée. Cependant, le vindicatif chanoine ne peut oublier que maître Pierre s'est joué de lui. Il s'en prend d'abord à Héloïse qui doit, à nouveau, s'enfuir et qui se réfugie dans un monastère. C'est là qu'elle apprend, peu après, l'abominable attentat, l'humiliant châtement que son oncle vient de faire subir à l'époux qu'elle chérissait plus que jamais. Elle tombe agenouillée, devant la première station de son calvaire douloureux.

Ce qui fait souffrir plus que tout cette amante qui s'est toujours oubliée elle-même dans les holocaustes de son amour, c'est la disgrâce d'Abélard qui devra désormais renoncer à son ambition de revêtir les plus hautes dignités ecclésiastiques. Son avenir à elle ne la préoccupe pas, mais bien celui de son époux que voilà compromis. Et quand il entre dans un monastère et qu'il la prie de s'ensevelir aussi dans un cloître, la consolation de se soumettre à son vœu est, pour sa blessure, le seul baume. Dans le couvent des Bénédictines d'Argenteuil, elle se consacre solennellement à Dieu pour aimer en Lui, jusqu'à la fin, la créature en qui elle avait mis tous les espoirs de sa vocation terrestre.

Jamais elle ne l'oubliera. La torture obstinée de son désir, le mal de l'absence, la violence des souvenirs, le relief des images la rangeront à travers ses nouveaux devoirs, pendant ses veilles pieuses et ses nuits sans repos. On se rend compte de ce que cette femme supérieurement intelligente et remarquablement cultivée a pu faire pour un monastère dont elle est bientôt, autant à cause de ses mérites vertueux que de sa valeur, la très sagace abbesse. Les tristesses de l'amour humain lui ont appris une telle humilité, un détachement si complet des contingences, qu'elle s'élève chaque jour dans la compréhension de la vie et des âmes, dans le rapprochement d'avec Dieu. Mais Celui-ci ne la délivre point de la religion obsédante de l'homme aimé, du poids qu'elle traîne sans en vouloir être libérée. Les démons de la solitude s'allient aux autres pour l'accabler.

\* \* \*

Pendant douze années, Pierre Abélard ne lui écrit plus; et ce silence ressemble au plus cruel des abandons. Héloïse, qui a partagé jadis avec lui la douce habitude d'une correspondance où elle mettait tant de souffle et tant de flamme, pâtit plus qu'une autre, de cette privation. Elle en vient à douter de la tendresse que Pierre lui a vouée, de la façon dont il l'a aimée. La mutilation, l'éloignement, l'ivresse des idées pures auraient-ils suffi à user ce qui les unissait? Cette pensée est, de toutes, la plus atroce. Elle passe toutefois à l'arrière-plan quand Héloïse apprend les malheurs dans lesquels le turbulent philosophe, devenu successivement abbé de plusieurs monastères, se débat. Trembler pour lui, partager ses difficultés et ses souffrances, épouser son parti pris dans les théories qu'il avance, c'est encore le retrouver, le secourir, l'admirer. Elle ne quitte la geôle démoniaque où le Seigneur l'enferme que pour suivre Abélard dans « son sillon de douleur ». Quel soulagement n'est pas le sien quand, recevant pour elle et ses moniales l'oratoire de la Trinité, par l'intermédiaire de Pierre, elle sent les bienfaits de son attachement charitable!

Abélard, sur ces entrefaites, publie sa confession. Mais l'abbesse, au lieu d'y découvrir l'occasion de parfaire son repentir, de lui donner l'essor qui lui manque, n'y puise qu'images obsédantes et réminiscences intolérables. Elle doit, à tout prix, trouver le

dérivatif qui la calmera. Et elle écrit à son ancien époux deux lettres dont M. Emile Baumann nous dit qu'elles sont « les plus belles qu'une femme délaissée et constante ait jamais écrites ». Voici qu'au fur et à mesure qu'elle s'épanche, son cœur se trahit dans l'angoisse dont elle gémit. Que l'exorde est pompeux encore et « femme savante »! Mais son post-scriptum est celui de toutes les femmes avides de ces choses sensibles pour elles et plus expressives que les mots : l'écriture, le témoignage, la longueur de la missive, la signature chère : « Si ta présence m'est dérobée, que la tendresse de ton langage — une lettre te coûte si peu! — me rende au moins la douceur de ton image! »

Elle implore d'Abélard des directives qui lui donneront au moins l'occasion de reprendre un maître dont elle eût voulu être à jamais la disciple et l'esclave. Ce besoin de soumission à l'être aimé, ce désir de vivre dans des règles où son bon vouloir serait inscrit, elle le fait partager à ses moniales. C'est un engouement collectif où il entre autant de dilection pour l'abbesse, sympathique à toutes par son charme et ses vertus, que de révérence et de compassion féminine pour un docte théologien qui est, en même temps, un homme persécuté et malheureux. Lui, dans ses épîtres, met assurément plus de théologie que d'effusions, plus de sophismes que d'élan généreux. Elle, à genoux, bénit encore ces miettes du festin.

Sur le repentir, elle écrira d'une manière admirable, mais comme on peut parler d'une oasis qu'on aperçoit d'une montagne sans y pouvoir descendre. Elle persiste à croire que, souffrant par son amour d'Abélard et unie à lui par le mariage, il est là pour la guérir. Il lui répond qu'elle n'a besoin de l'aide de personne et que le remède est en elle : « avec le fonds d'érudition que vous avez acquis, avec cette grâce à dire tout ce que vous voulez et aussi par les exemples de vertu que vous avez toujours donnés dans votre communauté... » Mais Héloïse est bien trop dans la réalité de sa misère pour chercher dans la confiance en elle-même un adoucissement à ses amertumes. Abélard lui représente alors la nécessité de ne point compromettre la béatitude céleste, où ils seront rendus l'un à l'autre, par une vaine complaisance dans son mal. Au fond, il l'admire d'être comme prédestinée à des combats dont le châtement l'a exclu. Cependant, dans leurs échanges épistolaires, on découvre que le Dieu vers lequel tous deux tendent de toute leur foi et de toute leur bonne volonté est, aux yeux d'Héloïse, plus doux, plus compréhensif que l'amour humain qu'Il créa, que pour Abélard, poursuivi par l'idée d'un juge inflexible. Pierre lui explique que la punition est l'indice de la miséricorde, et non point la récompense. Il a, pour se persuader lui-même, les faciles ressources du raisonnement et des théories. Elle, continue de sentir l'aiguillon. La dureté de celui qui l'exhorte — et ses sœurs avec elle — ne déçoit pourtant pas ces nonnes qui, d'être flagellées par des admonitions sévères, n'en sont que plus attachées à leur censeur.

... Bien longtemps après, Héloïse reverra Abélard. Il est terriblement changé. Elle n'en est point, pour cela, soulagée du passé. Sur cette femme, jamais ne passera l'ombre d'un reniement. Elle s'est offerte à Dieu, telle qu'elle était, avec ses dettes et son impossible oubli. Dieu, sans doute, lui en a su gré. Sur le chemin de son ascension douloureuse, le revoir — on le peut penser — est une halte où joies et peines sont mêlées. Sa pitié pour ce Prométhée, qui lui parle des persécutions incessantes dont il est l'objet, ne diminue en rien la qualité de l'amour fougueux qu'elle lui a éternellement voué. De son bon droit, de son orthodoxie, elle ne doutera jamais, même quand saint Bernard le Mystique se plaindra à Rome des théories subversives de l'abbé de Saint-Gildas, le dialecticien. Elle acceptera, sans que son *credo* fléchisse, sa condamnation; et l'Abélard, devenu humble et doux, qui se soumet et se réconcilie avec l'abbé de Clairvaux est, pour elle, le même que

l'Abélard de la veille. Quand il s'éteindra, à l'âge de 63 ans, au Prieuré de Saint-Marcel, il sera, dans son souvenir, tel qu'elle l'a toujours chéri avec une fidélité et une vénération inébranlables...

Il est permis de croire qu'elle a laissé la croix avec plus de secrète douceur quand le corps du moine, ramené au Paraclét, fut enseveli sous les dalles où, jour et nuit, s'agenouillaient l'abbesse et ses sœurs. Pierre le Vénérable lui avait écrit les mots dont son âme endeuillée avait besoin : « Chère et vénérable sœur en Dieu, celui à qui vous êtes, après votre liaison charnelle, unie par le lien le meilleur et le plus fort du divin amour, celui avec lequel vous avez servi le Seigneur, celui-là, dis-je, le Seigneur, au lieu de vous ou comme un autre vous-même, le réchauffe dans son sein et, au jour de sa venue, quand retentira la voix de l'Archange, Il le garde pour vous le rendre par sa grâce. »

Ce testament merveilleux dut soutenir Héloïse pendant les vingt-deux années qu'elle vécut avant de rejoindre l'âme à laquelle était collée son âme. On déposa son corps contre le corps d'Abélard, dans le même sarcophage. Ils avaient enfin atteint le repos!

On ne nous dit pas si ce tombeau existe encore. Mais ceux qui voudront croire qu'il ne faut jamais désespérer des sublimes et saintes destinées d'une femme qui sait mettre son cœur aussi haut que son intelligence et ses tourments sous le signe de la miséricorde n'auront qu'à se souvenir d'Héloïse.

JEANNE CAPPE.

## La politique coloniale de M. Pierre Ryckmans

Il serait tentant pour moi qui dois vous présenter ici le beau livre récent de M. Pierre Ryckmans d'obéir à l'attrait d'aimables souvenirs et d'évoquer pour vous mes rencontres avec l'auteur; à Louvain, tout d'abord, au Cercle d'études sociales de Mgr Deploige, où Ryckmans, encore « bleu », prenait à nos débats une part que nombre d'anciens lui auraient enviée; à Léopoldville, en 1917, sous les palmes nouées de drapeaux victorieux, quand, simple sous-officier, le jeune docteur en droit m'apparut tout à coup parmi le cadre blanc des troupes qui nous revenaient, le Cameroun conquis; à Léopoldville encore, quelques lustres plus tard, dans les graves débats sur la main-d'œuvre noire qui avaient réuni le Comité consultatif de la Main-d'œuvre et la Commission permanente de protection des indigènes et ici même enfin, au Palais, à l'Union Coloniale, à l'assemblée des *Scriptores catholici*, partout où son talent nous dispensait le fruit de ses méditations. Mais ces évocations m'écartent de mon sujet et sont bien vaines, sans doute, dans cette maison où Pierre Ryckmans est bien connu.

Venons-en à ce livre, écrit en toute franchise et sans diplomatie, il y a quelques mois, et qui, par un hasard que nul n'avait prévu, sort de presse au moment où le loyal écrivain reçoit, du choix royal, la lourde tâche du proconsulat congolais. L'auteur lui-même en définit l'objet. « Nous ne pouvions, nous dit-il, songer à aborder dans ce mince volume tous les problèmes de la colonisation. Nous n'avons voulu esquisser que les grandes lignes d'une politique conforme à la fois aux intérêts belges, aux droits des indigènes et aux principes de notre civilisation chrétienne. » Programme d'idéaliste? Sans doute, mais d'un idéaliste chez qui toute idée

vraie se mue en acte juste, si bien que, plus sûrement qu'aucun autre programme publié jusqu'ici, le livre de Pierre Ryckmans est un livre d'action.

Et j'en trouve la preuve dès le premier chapitre, où l'auteur examine la légitimité de la colonisation. Pierre Ryckmans n'ignore pas qu'on peut la mettre en doute. Il n'ignore pas non plus que les légitimations que lui ont apportées de très graves auteurs, théologiens ou politiques, et je suis bien certain qu'il ne méconnaît pas la valeur spéculative de ces légitimations. Mais pour lui, la question est oiseuse, *sur le terrain de l'action* : « Légitime ou non, la colonisation existe, il faut en tenir compte... Que la colonisation soit injuste en soi et qu'il s'agisse de mériter le pardon d'un tort que nous ne pouvons plus défaire, ou qu'elle soit légitime et qu'il s'agisse d'obtenir quittance d'une indemnité dont nous nous reconnaissons débiteurs, nos devoirs sont les mêmes. Nous avons l'obligation stricte de garantir aux indigènes une somme de bienfaits telle que les maux inhérents à l'occupation européenne soient largement compensés. » Et, sans doute, ces choses-là avaient déjà été dites, mais pas sur ce ton-là.

C'est avec le même réalisme actif que Pierre Ryckmans, dans les chapitres suivants, examine quels sont et quels devraient être les rapports de la Métropole et de la Colonie dans le domaine de la législation, dans celui de l'exécution (et à ce propos, l'auteur se livre à de précieuses observations sur le statut du personnel colonial), dans le domaine judiciaire, où il nous propose d'ingénieuses réformes, dans les domaines économique et financier. Il définit fort heureusement la politique indigène, aborde courageusement la question des races, fait son choix avec un éclectisme heureux entre l'économie capitaliste et l'économie africaine de la production, puis, s'élevant au-dessus des aspects matériels de la colonisation, détermine quelles doivent être les tendances de l'action sociale au Congo et lui assigne, sans hésiter, comme but : la civilisation totale.

Pierre Ryckmans proconsul aura-t-il le pouvoir de réaliser là-bas le programme séduisant qu'il nous esquisse ici? Qui oserait répondre à pareille question? Je n'hésite pas à dire que si la discipline que postulent nos institutions actuelles subordonne le Gouverneur du Congo à d'autres personnalités, voire à certains collègues, il est à souhaiter que ces personnalités et ces collègues se montrent particulièrement accueillants aux suggestions d'un subordonné aussi clairvoyant, aussi documenté et aussi sincère que celui qui leur est donné.

J.-M. JADOT,  
Conseiller honoraire à la Cour d'appel  
de Léopoldville.

### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . .	17 belgas
II. — Pour le Congo belge . . . . .	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur. . . . .	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays . . . . .	28 belgas

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### Jean Brito, le prototypographe Brugeois

Ma modeste contribution à la cause de Jean Brito, parue ici le 21 septembre, m'a valu les critiques des uns et les encouragements des autres, en particulier de notre docte confrère de l'*Indépendance*, M. Antoine Seyl, qui mène campagne dans la *Chronique graphique*, l'a ouverte dans le numéro de septembre et la poursuit dans celui d'octobre qui vient de paraître.

Il est assez piquant de constater que, renouvelant la dispute des sept villes de l'Hellade autour du berceau d'Homère, chaque historien national de l'imprimerie défend son grand homme : les Allemands, *Gutenberg*; les Italiens, *Castaldi*, de Feltré; l'Anglais *William Blades*, *Caxton*; Van Praet, *Mansion*; Marius Audin, *Waldjaghel*, et nous Belges, même à l'encontre de certains Flamands, *Jean Brito*.

Nous avons dit que celui-ci avait trouvé de savants avocats dans l'ancien archiviste brugeois, M. Gilliodts-Van Severen et le chanoine *Rommel* qui l'avait appuyé et confirmé ses conclusions.

La pièce principale de leur argumentation est le *Doctrinal*, de Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, et pendant trois ans doyen de Saint-Donatien à Bruges. 1° Gilliodts a solidement établi que ce petit volume était en vente à Bruges dès 1445 et dans un état de perfection qui suppose une production technique antérieure; 2° le colophon (note finale) du *Doctrinal* contient en quelques vers la revendication, nette et catégorique, par Jean Brito lui-même de l'art de l'imprimerie « que personne oncques ne lui apprit », et cela à la barbe des humanistes de ce milieu du XV<sup>e</sup> siècle qui devait suivre avec un intérêt passionné le passage de la xylographie à la métallographie en quoi consiste l'invention de l'imprimerie moderne.

Je reconnais loyalement que cet argument ainsi proposé isolément n'a pas la force convaincante que je lui attribuais et il importe de l'étayer pour le mettre en pleine valeur.

Le premier fait qui le confirme et le corrobore nous est fourni par le texte suivant tiré d'un livre de comptes — et non pas de contes — les *Mémoriaux* de *Jean-le-Robert*, abbé de Saint-Aubert, à Cambrai.

Le voici dans sa teneur archaïque :

« Item pour le doctrinal, *gette en molle* (jeté en moules, moulé). Anvoiet querre à Brug. par Marq. l'escripvain de Vallenc. au mois de janvier XLV, pour Jaq. XX. s. t. senheult Sandrius. I. parail q. léglise paiia. »

Ce qui, à la moderne, se présente ainsi :

« Item pour un « *Doctrinal* » imprimé que j'ai envoyé quérir à Bruges par Marquet, écrivain de Valenciennes, au mois de janvier XLV, pour Jacquet, vingt sols tournois. Le petit Alexandre en eut un pareil que l'église paya. »

Cette trouvaille fut faite en 1773 par le R. P. Jean Ghesquière, bollandiste, dans les *Mémoriaux* susdits de Jean-le-Robert, que l'on peut aller consulter présentement aux Archives de Lille.

Le même savant bollandiste avait la bonne fortune, en 1774, de découvrir à La Haye, chez le libraire Meerman, un exemplaire

de ce *Doctrinal* dont les *Mémoriaux* lui avaient, l'année précédente, révélé l'existence.

Cette double découverte fut consignée dans la volumineuse et extraordinairement intéressante publication, *L'Esprit des journaux* (car ils en ont), périodique liégeois créé par l'abbé Coster, bibliothécaire de ce prince-évêque Velbruck, tout à fait à la page, fondateur de l'*Emulation*, à laquelle il fit le cadeau princier, si pas épiscopal, de l'*Encyclopédie*. Cette vaste compilation, *L'Esprit des journaux* comprend 480 volumes et 7 volumes de tables. M. Seyl nous apprend dans une note que Sainte-Beuve, durant son professorat universitaire à Liège où il s'était réfugié après le coup d'État de 1851, en faisait ses délices.

Que vaut, du point de vue qui nous occupe, la trouvaille du R. P. Ghesquière? Ce texte démontre à l'évidence qu'en 1445, donc avant que l'école de Mayence eût encore rien produit, des ouvrages imprimés, tel le *Doctrinal*, *gette en molle* étaient en vente à Bruges.

Il est vrai que M. Aug. Bernard, dans son savant ouvrage *De l'Origine et des Débuts de l'imprimerie en Europe* (Paris, 1853) reconnaît de bonne grâce l'existence dans les Flandres, à cette date unique, de livres composés avec des caractères moulés, coulés dans un moule, mais prétend qu'ils sont originaires de Haarlem, provenant de l'officine de Laurent Janszoon Coster. Mais M. Bernard avait compté sans son hôte, sans M. Bossaert, le prédécesseur de Gilliodts à la direction des Archives de Bruges. Un an après la publication du livre de M. Bernard, on faisait une singulière découverte qui allait restituer à Bruges, à la Flandre, l'honneur de la priorité que M. Bernard lui ravissait au profit de Haarlem. L'archiviste brugeois découvrait, dans des couvertures de vieux registres, trois fragments d'épreuves du même *Doctrinal* de Jean Gerson.

Donc, le texte des *Mémoriaux* confirme d'une manière décisive la colophon où Jean Brito fait état de son titre de prototypographe.

Allégez-vous contre cette interprétation l'absence du millésime dans l'indication chronologique : XLV?

L'objection ne tient pas. Le Jean Brito du colophon du *Doctrinal* a été parfaitement identifié par M. Gilliodts-Van Severen qui a dressé la généalogie de sa famille et parfaitement démontré que Brito appartient au XV<sup>e</sup> siècle et que, conséquemment, le XLV des *Mémoriaux* doit s'entendre de 1445.

Sur l'identité du personnage nul doute n'est possible. « Son nom figure, écrit M. Seyl, dans le plus ancien Registre que l'on possède de la gilde des libraires de Bruges. Son nom apparaît dans les comptes de l'année 1454-1455 — mais la gilde existait évidemment depuis beaucoup plus longtemps », tandis que le Colard Mansion, le client de Van Praet, n'est cité pour la première fois que trois ans plus tard. A la date de 1459, Jean Brito est désigné en qualité de *Meester*. Enfin, il est donné comme décédé en 1493-94.

\* \* \*

Reste une objection contre notre interprétation du texte des *Mémoriaux*, qu'a fait valoir M. Marius Audin, de Lyon, dans l'*Histoire de l'imprimerie par images*, parue en 1929. « D'abord, écrit-il, aller chercher un livre à Bruges ne veut pas dire qu'il y

ait été imprimé. » Ni le contraire, qu'il n'y ait pas été imprimé, et les épreuves trouvées par Bossaert dans les vieux registres brugeois et l'affirmation du colophon témoignent manifestement en faveur de la thèse brugeoise. La suite est plus sérieuse : « Ensuite, le mot *molle* n'exclut pas du tout l'idée de xylographie et surtout de planche xylographique clichée. Il se pourrait donc fort bien que dans le cas de Bruges, il n'y ait pas ombre de typographie. »

Mais, allez-y voir ! Il existe un exemplaire du *Doctrinal* à la Bibliothèque Nationale, à Paris, et il n'est pas possible qu'un connaisseur confonde caractères xylographiques et caractères typographiques.

Confrontez avec les autres œuvres qui nous restent de Jean Brito : 1<sup>o</sup> le poème flamand, *Wapene Martin*, de Jacob Van Maerlandt, le grand poète de Damme, in-quarto de 36 feuilles à 26 lignes, découvert encore par Bossaert dans la couverture de vieux registres; 2<sup>o</sup> *Défense de Marie de Bourgogne après la mort tragique de son père sous les murs de Nancy*, opuscule trouvé aussi par Bossaert, mais incomplet, et qui doit remonter à 1477; 3<sup>o</sup> *La Payse des Brugeois, de 1488*, d'une netteté et d'une élégance remarquables, décrit par le baron de Reiffenberg, mais dont l'unique exemplaire a disparu depuis lors.

Pourquoi d'ailleurs, pour quel motif arguer de faux la déclaration formelle et catégorique de Jean Brito dans le colophon du *Doctrinal*, déclaration que Colard Mansion s'est bien gardé de reprendre à son compte, se bornant à dire dans le colophon de son premier livre *Premier ouvrage imprimé par Colard Mansion, Bruges*.

Il est un fait qui vient encore à l'appui de l'affirmation de Jean Brito : c'est l'existence à Bruges d'un atelier important de la monnaie dont Marc le Bongeteur fut le graveur, puis l'officier, et qui fut probablement collaborateur de Jean Brito pour la fonte des caractères et la confection des matrices. Nous savons qu'il reçut le droit de bourgeoisie, le 30 avril 1442, qu'il était habile graveur, et l'on est en droit de croire que son atelier était en mesure de fournir des facilités aux imprimeurs pour leurs travaux métallographiques. Rappelant l'importance que le chanoine Rommel attachait à l'existence de cet atelier brugeois, M. Seyl fait un très judicieux rapprochement. « Des études récentes, celles de M. Hupp et de M. Maurice Audin, publiées dans le *Gutenberg Jahrbuch* de Mayence, se sont longuement étendues sur les origines métallographiques de la typographie, en faisant ressortir le rôle qu'y jouèrent les graveurs de monnaies. Elles viennent aujourd'hui renforcer singulièrement, à l'insu de leurs auteurs, la valeur des déductions de Gilliodts et de Rommel au sujet de Brito et de Marc le Bongeteur.

Il est très intéressant d'observer que pour justifier le titre de créateur de l'imprimerie libéralement attribué à Gutenberg, ses partisans n'ont rien trouvé de plus fort que d'insister sur son origine patricienne qui lui conférait le privilège de participer à la frappe de la monnaie. « Or, observe M. Schirren, au XV<sup>e</sup> siècle on utilisait déjà le poinçon et l'estampille pour la frappe des monnaies. Les orfèvres de l'époque utilisaient également des poinçons de lettres séparées, qu'ils enfonçaient dans le métal précieux pour former des mots, comme le font également les relieurs pour la dorure. Gutenberg, qu'on nous représente comme un orfèvre de Strasbourg, était très certainement au courant de cette technique de la frappe des monnaies et du poinçonnage des matrices. »

C'est très judicieusement déduit, mais cette théorie va comme un gant au cas Brito qui possédait à ses côtés un artiste du poinçon, au fait de toute la technique des monnaies, des matrices en creux. Gutenberg ne fut pas imprimeur à Strasbourg, où il était orfèvre, mais à Mayence. Jean Brito avait Marc Bongeteur sous la main, l'atelier à sa porte, il eut donc toutes facilités pour inventer le coulage du plomb en moules, l'impression des caractères mobiles.

Donc, en fin de compte, le colophon du *Doctrinal* et le texte des *Mémoriaux* de Jean-le-Robert s'épaulent et, se complétant, se corroborent l'un par l'autre.

MM. Gilliodts-Van Severen et Rommel ont récupéré une gloire nationale. Jean Brito de Bruges, n'en déplaise aux Allemands, aux Italiens, aux Hollandais, aux Français, est le prototypographe européen. Il est l'inventeur de l'imprimerie. Il était écrit que la patrie de Thierry Martens d'Alost et de Christophe Plantin (Tourangeau, il est vrai, Anversois quand même) serait le berceau de cet art qui fut poussé chez nous à une si rare perfection. Tout ce que les contradicteurs ont pu imaginer contre la thèse de Gilliodts consiste à la taxer de légende et à passer outre à tous les irréfutables arguments dont elle est étayée. De l'impartiale étude qu'il a consacrée à la question, M. Seyl, notre distingué confrère, nous annonce des conclusions pour le mois prochain. Nous serons très heureux de les enregistrer.

J. SCHYRGENS.

**Jeudi 18 octobre**

à 20 heures, au Cirque Royal. Tirage de la

**Loterie Coloniale**

120 MILLIONS en 222.440 LOTS

**20 lots d'un million**

C. C. P. : 71.60

100 francs le billet.

**Literies pour Pensionnaires**

**ELPÉ**

vous offre sortant directement  
de ses usines

Matelas, traversins, oreillers  
matières premières.  
Couvertures de laine, rayées,  
grises, blanches, rouges, Jacquard.  
Couvertures en poils de chameau.

La meilleure qualité dans chaque genre, à des prix qui vous conviendront

Demandez échantillons à

Bureau de vente des literies  
et couvertures

**ELPÉ**

Pepinster

Tél. : Verviers 604.34

Export  
Helles

**X. L.**

Double  
Bock

Grandes Brasseries d'X.L.

**Les Meilleures Bières**

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

**Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11**

**Capital : 320,000,000 francs**

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -  
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres  
(taux variable) Coffres-Forts

## Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis St-Gilles, St-Gilles;  
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue du Bailly, 79, Izelles.

# Société Générale de Belgique

*Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.*

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale • Bruxelles.

**BRUXELLES**

Compte chèques postaux n° 281.

CAPITAL . . . . . fr. 1.000.000.000.00  
RÉSERVE . . . . . fr. 1.116.933.000.00

FONDS SOCIAL . . . . . fr. 2.116.933.000.00

### CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Emile Francqui, Gouverneur;  
Alexandre Galopin, Vice-Gouverneur;  
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;  
Gaston Blaise, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Félicien Cattier, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Charles Fabri, Directeur;  
Henry Le Bœuf, Directeur;  
Edgar Sengier, Directeur;  
Adolphe Stoelet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

### COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
le baron A. d'Huart;  
le baron de Trannoy;  
G. Mullie;  
Paul Hamoir;  
H. Vermeulen.  
le comte Patoul.

*Le Secrétaire,  
M. Camille Lepêche.*

**TOUTES LES OPERATIONS DE BANQUE**  
Le service d'agences de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE est assuré en province par ses Banques patronnées et leurs agences dans plus de 376 villes et localités importantes du pays.

**CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE**